Diasporas MAG

N° 18 - NOVEMBRE 2026

ISSN : 3077 - 7852



Page 8

Le DG de la DER lance l'offensive dans la Diaspora

DES PARCOURS INSPIRANTS, DES TALENTS ENGAGÉS ET DES RÉUSSITES ENTRE L'AFRIQUE ET LE MONDE

Pages 20 à 31



Diaspagro : à Massy, la diaspora passe de la parole aux actes

Page 8



Le Consulat Mobile face aux attentes d'une diaspora venue de toute la région Bretagne

Page 16



Bamba Touba Niang : de marchand ambulant en Argentine à boxeur professionnel

Page 17



KEUR YAYE FATOU IMMO

L'IMMOBILIER AU SERVICE DE VOTRE AVENIR

AGENCE IMMOBILIÈRE

Investir aujourd'hui pour un meilleur demain !

KEUR YAYE FATOU IMMO

VOTRE PARTENAIRE DE CONFIANCE
POUR TOUS VOS PROJETS IMMOBILIERS

CONFIANCE
EXPERTISE
ACCOMPAGNEMENT



Scannez-moi

ACHAT VENTE
Des offres fiables et sécurisées

CONSTRUCTION
Réalisation de vos projets sur mesure

GÉRANCE
Gestion locative professionnellle

Découvrez notre site web !

www.keuryayefatouimmo.com

VOS PROJETS IMMOBILIERS À PORTÉE DE CLIC

CONTACTS
33 867 89 07 / 78 440 49 02 / 78 436 10 46 / 78 185 33 83

UN HABITAT DURABLE

UNE ÉQUIPE À VOTRE ÉCOUTE

UN AVENIR À BÂTIR ENSEMBLE

Diaspora MAG

Octobre 2026
ISSN 3077 - 7852

Directeur de la Publication
Malick SAKHO
Secrétaire de la Rédaction
Falilou THIANE
Rédacteur en chef
Ousmane THIANE
Correspondants
Aly SALEH, Fallou S ECK, (Sénégal),
Momar Dieng DIOP (Espagne),
Daouda THIAM (Mauritanie),
Assane SARR (Canada),
Magatte SIMAL, Moussa Cissé (Italie)
Sidy NDAO (France)
Régie publicitaire
+33 (0)7 51 56 33 83
+221 77 678 12 05
Service Marketing & Commercial
Cheikhou NDIAYE
Dépôt légal
Adresse : 14 Rue Henri Queffelec
35170 Bruz (France)
Contact rédaction :
+33 (0)6 01 23 13 87
Email. asso.diaspora2.0@gmail.com
Éditeur : Association
Impression : Paypernews

www.diasporaactu.net



Édito

LA DIASPORA, BIEN PLUS QU'UN PORTEFEUILLE POUR L'AFRIQUE



Derrière les milliards envoyés chaque année vers les pays d'origine, il y a des femmes et des hommes, des sacrifices silencieux, des familles soutenues et des espoirs que l'on continue de nourrir malgré la distance. Chaque transfert raconte une histoire, celle d'un parent qui finance les études de ses enfants, d'une famille qui fait face aux difficultés du quotidien ou d'un expatrié qui prépare, parfois pendant des années, un projet pour rentrer un jour au pays. Malgré l'éloignement, ces femmes et ces hommes restent profondément attachés à leurs racines et continuent de croire en l'avenir de leur pays.

Pourtant, la diaspora africaine ne peut être réduite aux transferts d'argent. Elle représente aussi des compétences, des expériences, des talents et des savoir-faire qui constituent une richesse considérable pour le continent. Dans les entreprises, les universités, les associations et les différents secteurs d'activité, des Africains acquièrent des connaissances et développent des réseaux qui pourraient contribuer davantage au développement de leurs pays d'origine. Cette richesse humaine mérite autant d'attention que les contributions financières.

On ne peut pas solliciter la diaspora uniquement lorsqu'il faut mobiliser des financements, puis négliger ses propositions lorsqu'il s'agit de décider de l'avenir. Elle doit être reconnue comme un véritable partenaire du développement. Cela suppose des politiques concrètes, des mécanismes transparents et une volonté réelle de lui permettre de participer aux projets économiques et sociaux de ses pays d'origine. La confiance ne se décrète pas : elle se construit à travers des actes, des engagements tenus et des résultats visibles.

Mais cette reconnaissance passe aussi par un effort collectif. Nos associations et nos dahiras jouent un rôle essentiel dans la solidarité, l'accompagnement des nouveaux arrivants et la transmission des valeurs. Ils constituent souvent des espaces de rencontre, d'entraide et de dialogue, notamment dans les moments difficiles. Pourtant, les divisions et les rivalités peuvent parfois fragiliser cet engagement. Il est temps de renforcer les liens entre les communautés, de mieux valoriser les initiatives et de donner davantage de place aux jeunes générations, héritières de plusieurs cultures et porteuses de nouvelles ambitions.

Il ne faut pas non plus oublier les difficultés vécues loin du pays. Derrière certaines réussites se cachent la précarité, les obstacles administratifs, les discriminations et des sacrifices que l'on préfère souvent taire. La diaspora n'est pas seulement faite de parcours exemplaires : elle est aussi composée de femmes et d'hommes qui cherchent simplement à vivre dignement, à offrir un avenir meilleur à leurs enfants et à trouver leur place dans les sociétés d'accueil. Reconnaître leur contribution, c'est aussi regarder leurs réalités sans complaisance et entendre leurs préoccupations.

À travers Diaspora, nous voulons raconter ces parcours, valoriser les initiatives et donner la parole à celles et ceux qui contribuent, souvent dans l'ombre, à faire vivre nos communautés. Notre ambition est de porter un regard humain sur leurs réussites, mais aussi sur les difficultés qu'ils rencontrent. Informer, témoigner et susciter le débat restent au cœur de notre engagement éditorial. Nous voulons également créer des passerelles entre les générations, rapprocher les initiatives et faire connaître ces femmes et ces hommes dont l'engagement mérite d'être davantage reconnu.

L'avenir de la diaspora se construira dans cette capacité à transformer les liens affectifs en projets concrets, les compétences en opportunités et les initiatives individuelles en réussites collectives. Les pays d'origine ont tout à gagner à mieux associer leurs ressortissants établis à l'étranger à leurs ambitions de développement. De leur côté, les communautés doivent poursuivre leurs efforts d'organisation, de solidarité et de transmission. C'est dans cette complémentarité que pourront naître des partenariats durables, au bénéfice des populations des deux côtés.

La diaspora n'est pas simplement une source de financement pour l'Afrique. Elle est une force humaine, économique, intellectuelle et culturelle. La reconnaître, l'écouter et lui donner toute sa place, c'est dépasser les discours pour construire une relation fondée sur la confiance et le respect mutuel. Car la diaspora ne demande pas seulement à contribuer à l'avenir de son continent : elle aspire aussi à prendre part aux décisions qui le façonnent.

Bonne lecture !



Les rendez-vous à ne pas manquer !

15 - 16 novembre 2026 à Phnom Pen (Cambodge)

Sommet de la Francophonie 2026

Phnom Penh, capitale du Cambodge, accueillera les 15 et 16 novembre 2026 le XXe Sommet de la Francophonie, un rendez-vous majeur qui réunira chefs d'État et de gouvernement de l'espace francophone.
Placée sous le thème « Réinvestir dans la paix pour une prospérité partagée et une stabilité durable », cette édition sera consacrée aux grands enjeux de paix, de coopération, de développement et de solidarité au sein de la Francophonie.
Le rendez-vous revêt une dimension historique : le Cambodge accueille pour la première fois un Sommet de la Francophonie, près de trente ans après celui organisé à Hanoï, au Vietnam, en 1997. Plusieurs événements économiques, culturels et institutionnels accompagneront également les rencontres officielles.
Rendez-vous les 15 et 16 novembre 2026 à Phnom Penh pour deux journées au cœur de la diplomatie et de la coopération francophones.

Vendredi 6 novembre 2026 – à Bobigny

Gala des soignants 2026

Le vendredi 6 novembre 2026, les infirmiers libéraux sont à l'honneur à l'occasion du Gala des soignants, organisé par Prestige & Santé à Factory 58, à Bobigny.
Dès 17h, cette soirée d'exception réunira professionnels, partenaires et sponsors autour d'un dîner de gala, d'un bar à cocktails, d'animations musicales et d'une grande tombola.
Réservez dès car le nombre de places est limité. Un rendez-vous placé sous le signe de la reconnaissance, du partage et de la convivialité.





Samedi 14 novembre 2026, de 17h à 20h au Grand Hall, Creative Seeds, Cesson-Sévigné (M° Viasilva)

KEMETKI ARTS #2 · Atelier Peinture-Débat
Quand l'art rencontre nos racines



Thème : Santé et charge mentale au sein de la communauté noire
Pinceau en main, on échange librement pendant que chacun crée sa toile, guidé(e) par l'artiste. Les récits partagés nourrissent la création, et tu repars avec ton œuvre.
Le tout autour d'un apéritif, en musique Hip-Hop Old School 🎶
Artiste KEMETKI
Karamel PØpe, peintre plasticien
Invités spéciaux, nommés au Gala Diaspora d'Or 2026
Vanessa NGASSA, Littérature
Gashy METHO, Enseignement
Goodffroy VIGAN, Science & Santé
Aucun niveau requis, tout le matériel est fourni.
Couverture photo et vidéo par l'équipe ODARY.
Organisé par KEMETKI, en partenariat avec ODARY, ORI HEMET et BISENGO EVENT.
25 €, sur réservation
Places limitées, réservation obligatoire : https://www.onparticipe.fr/b/ViIWFQVg





N° 17 - SEPTEMBRE 2026

Erratum : Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de l'erreur survenue dans notre dernière édition. En lieu et place de N°17 - Septembre 2026, il fallait écrire N°17 - Octobre 2026. Merci de votre compréhension.

EVOLIS AFRICA

CONNECTER • COLLABORER • CROÎTRE

INVESTIR DANS L'AGRICULTURE AFRICAINE AUTREMENT

Une plateforme qui connecte promoteurs, investisseurs, fournisseurs et acheteurs autour de projets agricoles et agroalimentaires **au Sénégal et en Afrique.**



Site web
evolisafrica.com

WhatsApp / Tél. :
77 528 62 13

Présence :
Sénégal
Basée au Sénégal

Pourquoi Evolis Africa ?

- Investissez à partir de **100 000 FCFA**
- Des projets sélectionnés et structurés
- Suivi des dépenses via la plateforme
- Aucun versement direct au promoteur
- Transparence, traçabilité et impact concret

Pour qui ?

- La diaspora
- Les investisseurs
- Les promoteurs de projets
- Les fournisseurs et acheteurs

Notre approche

- Financement individuel ou participatif
- Les fonds servent aux dépenses du projet
- Le capital des investisseurs est remboursé en priorité
- Une vision durable pour l'agriculture africaine

Comment investir ?

1. Rendez-vous sur **evolisafrica.com**
2. Inscrivez-vous sur la plateforme
3. Choisissez un projet et investissez
4. Mentionnez le code investisseur **DMAG-001** lors de votre inscription

Pour une meilleure expérience, un meilleur accompagnement et un meilleur suivi.



Projet pilote

Fruits de la Passion – Safadi

Un projet agricole structuré au Sénégal

En collaboration avec

Diaspora Mag

Partenaire de visibilité

Code investisseur :

DMAG-001

Pour une meilleure expérience, un meilleur accompagnement et un meilleur suivi, mentionnez le code **DMAG-001** lors de votre inscription sur la plateforme.

Vous souhaitez investir, proposer un projet ou en savoir plus ?

Rejoignez l'écosystème Evolis Africa >

DIASPAGRO : À MASSY, LA DIASPORA PASSE DE LA PAROLE AUX ACTES

Réunis le samedi 10 octobre à Massy, des Sénégalais venus notamment d'Italie, de Suisse et du Luxembourg ont participé à la deuxième édition de la Masterclass Agrobusiness organisée par Diaspagro. Au cœur des échanges, une ambition commune : transformer l'épargne de la diaspora en investissements productifs et contribuer à la souveraineté alimentaire du Sénégal.

La diaspora sénégalaise envoie chaque année des sommes considérables au pays. Une partie importante de cet argent sert à répondre aux besoins quotidiens des familles, à financer des constructions ou à soutenir des proches. Mais comment faire en sorte que ces transferts contribuent davantage à la création de richesses et d'emplois durables ? C'est à cette question que Diaspagro entend apporter des réponses concrètes.



Le samedi 10 octobre, à Massy, en région parisienne, la deuxième édition de sa Masterclass Agrobusiness a réuni des participants venus de plusieurs pays européens, notamment d'Italie, de Suisse et du Luxembourg. Leur présence témoignait d'un intérêt grandissant pour les possibilités d'investissement dans l'agriculture sénégalaise, mais aussi d'une volonté de mieux comprendre les conditions nécessaires à la réussite de tels projets.

L'enjeu dépasse la seule recherche de rentabilité individuelle. Pour Diaspagro, il s'agit de faire évoluer les habitudes d'investissement de la diaspora en l'orientant davantage vers des activités productives, capables de générer des revenus, de créer des emplois et de participer au développement économique du Sénégal. L'agriculture apparaît, dans cette perspective, comme un secteur stratégique, notamment au regard des défis que pose la dépendance alimentaire du pays.

La démarche défendue par Diaspagro repose sur un accompagnement technique, juridique et financier des investisseurs. La structure entend également favoriser la mise en place d'un projet agricole organisé sous la forme d'une société par actions, ouverte à de nouveaux actionnaires issus de la diaspora. L'objectif est de proposer un cadre d'investissement plus structuré, dans lequel les ambitions individuelles peuvent s'inscrire dans une dynamique collective.

Encore faut-il connaître les réalités du secteur, évaluer les risques et maîtriser les mécanismes de gestion. C'est précisément sur ces questions que Souleymane Agne, dirigeant de Fraisen, formateur et spécialiste de l'agrobusiness, a consacré une large partie de son intervention. Figure centrale de cette deuxième édition, il a conduit les échanges avec une approche directe, privilégiant les explications concrètes aux discours de circonstance.

Connu pour son travail autour de la culture de la fraise, Souleymane Agne s'intéresse également à d'autres productions, parmi lesquelles la framboise, le figuier, le poivre, la vanille et le petit cola. Cette diversité illustre sa volonté d'explorer des possibilités de production moins conventionnelles, à condition de tenir compte des exigences agronomiques, des conditions climatiques et des débouchés commerciaux.

Au fil de son parcours, il a également fait de la formation des jeunes et de l'accompagnement des Sénégalais de l'extérieur une dimension importante de son engagement. La recherche de terres pour ceux qui souhaitent investir au pays s'inscrit dans cette même logique. Mais son message ne se limite pas à l'accès au foncier. Il insiste sur la nécessité d'aborder l'agriculture comme une véritable activité économique, qui exige une préparation sérieuse, des compétences, une gestion rigoureuse et une bonne connaissance des marchés.

Son approche repose sur une conviction qu'il a rappelée devant les participants : l'investissement doit permettre à la diaspora de construire son propre patrimoine plutôt que de consacrer systématiquement ses ressources à celui d'autrui. Derrière cette formule se pose une question essentielle, celle de la capacité des Sénégalais de l'extérieur à devenir des acteurs directs de la production et du développement économique de leur pays.

La masterclass s'est articulée autour de deux grands axes. Le premier portait sur les conditions nécessaires pour concrétiser un projet agricole, tandis que le second abordait les stratégies susceptibles d'en améliorer la rentabilité. De la préparation du projet à la maîtrise des coûts, en passant par les choix de production et les perspectives commerciales, les échanges ont permis d'aborder plusieurs des préoccupations auxquelles sont confrontés les investisseurs.

L'intérêt manifesté par le public s'est particulièrement fait sentir lors de la séance de questions et de réponses. Les participants ont cherché à mieux comprendre les démarches à entreprendre, les moyens de sécuriser leur capital et les conditions à réunir avant de se lancer. Ces interrogations ont donné à la rencontre une dimension pratique, en rapprochant les orientations présentées des réalités auxquelles les porteurs de projets doivent faire face.

La présence de Son Excellence Baye Moctar Diop, ambassadeur du Sénégal en France, a également marqué cette journée. Son intervention a été suivie avec attention par les participants. Au-delà de la portée de son discours, la présence du représentant diplomatique sénégalais soulignait l'importance de la mobilisation de la diaspora autour des enjeux économiques du pays. Elle rappelait aussi la nécessité de créer des passerelles entre les initiatives privées, les investisseurs établis à l'étranger et les institutions chargées d'accompagner le développement national.

Les panélistes ont, pour leur part, enrichi les discussions en apportant des éclairages complémentaires sur la gestion, le financement et la conduite des entreprises. Leurs contributions ont permis d'élargir la réflexion au-delà des seules techniques agricoles, car un projet ne peut réussir durablement sans un modèle économique cohérent, une organisation adaptée et une évaluation réaliste de ses perspectives.

Cette deuxième édition de la Masterclass Agrobusiness aura ainsi permis de mettre en discussion une question déterminante pour l'avenir de la diaspora sénégalaise : comment passer d'un soutien financier essentiellement destiné aux besoins immédiats à des investissements capables de produire des effets économiques durables ?

La réponse ne se trouvera pas uniquement dans les salles de conférence. Elle dépendra de la concrétisation des projets, de la transparence dans la gestion des fonds, de la qualité de l'accompagnement proposé et de la confiance que les investisseurs pourront accorder aux structures chargées de porter leurs ambitions. Dans un secteur exposé aux aléas climatiques, aux fluctuations des marchés et aux contraintes de financement, la prudence et la rigueur seront aussi importantes que la volonté d'entreprendre.

En réunissant à Massy des Sénégalais venus de plusieurs pays européens autour de ces préoccupations, Diaspagro a contribué à ouvrir un espace de réflexion et d'échange sur les possibilités d'investissement agricole au Sénégal. La rencontre a posé des bases. Le véritable enjeu sera désormais de transformer les connaissances acquises, les contacts établis et les intentions exprimées en projets viables.

Car l'avenir de l'investissement de la diaspora ne se mesurera pas seulement au nombre de participants présents à une masterclass, mais à la capacité de faire émerger des entreprises solides, créatrices de valeur et d'emplois. C'est à cette condition que l'ambition affichée pourra prendre toute sa dimension et que l'agriculture deviendra, pour davantage de Sénégalais de l'extérieur, un véritable choix d'investissement.

Malick Sakho

EN BREF ... EN BREF ...

DIPLOMATIE : L'UE au Sénégal accueille sa nouvelle ambassadrice



Le 27 octobre, Mme Aude Maio-Coliche a présenté ses lettres de créance à Son Excellence M. Bassirou Diomaye Faye, Président de la République du Sénégal, marquant officiellement le début de sa mission en tant qu'Ambassadrice de l'Union européenne au Sénégal.
Elle entend poursuivre et renforcer le partenariat stratégique entre l'Union européenne et le Sénégal, notamment dans les domaines de l'investissement, du développement économique, de la paix et de la sécurité, de la migration et de la gouvernance.
« Je suis heureuse d'ouvrir ce nouveau chapitre au Sénégal, au service d'un partenariat fort, ambitieux et tourné vers l'avenir. »

DIALOGUE INTERCULTUREL : Le 7ème Forum mondial à Baku

Le 7ème Forum mondial sur le Dialogue interculturel se tient cette semaine à Bakou, en Azerbaïdjan. Lancée en 2011 par l'Azerbaïdjan, cette initiative internationale vise à promouvoir le dialogue entre les cultures et le multiculturalisme.
Cette édition rassemble des représentants de plus de 100 pays, parmi lesquels d'anciens chefs d'État, des ministres, des décideurs, des universitaires, des leaders religieux, des acteurs culturels et des jeunes.
Le Comité pour la coopération islamique et le dialogue interreligieux et interculturel (COMIAC) est étroitement associé à cette édition, à la suite des échanges engagés depuis 2025 par son responsable. À cette occasion, ce dernier a salué la mobilisation internationale et adressé ses félicitations au ministre azerbaïdjanais de la Culture, Adil Kerimli, ainsi qu'à son vice-ministre, Farid Jafarov, pour l'organisation de ce rendez-vous consacré au dialogue interculturel.

TRAGÉDIE : Une famille sénégalaise établie en Italie victime d'une intoxication

Un couple de ressortissants sénégalais a été retrouvé mort à Bocca d'Enza, dans la province de Parme, à la suite d'une présumée intoxication au monoxyde de carbone. Leur bébé, âgé de seulement 7 mois, a été retrouvé dans un état critique.
Selon les informations rapportées par la presse italienne, notamment l'agence ANSA, le drame s'est produit dans la nuit du jeudi 29 au vendredi 30 octobre 2026 dans la localité de Bocca d'Enza. Les victimes sont Birame Sall, âgé de 34 ans, et son épouse Rouba Ndaw originaire de Louga , âgée de 32 ans.
Un proche de la famille a confirmé l'information, plongeant ainsi leurs proches et la communauté sénégalaise dans la douleur et la consternation.
D'après les premières informations disponibles, l'hypothèse d'une intoxication au monoxyde de carbone serait privilégiée.
Un dispositif de chauffage au brasero pourrait être à l'origine de l'accumulation du gaz toxique dans leur logement. Les circonstances exactes du drame restent toutefois à déterminer par les autorités italiennes.
Le bilan est particulièrement bouleversant pour cette famille. Leur bébé de 7 mois aurait été retrouvé vivant, mais dans un état critique.
Un autre enfant, âgé de 6 ans, aurait également survécu au drame.
En attendant les conclusions de l'enquête, la communauté sénégalaise d'Italie est plongée dans l'émotion après cette disparition tragique.

À STOCKHOLM, LA DIASPORA EXPLORE LES OPPORTUNITÉS D'INVESTISSEMENT DANS L'AGRICULTURE EN AFRIQUE DE L'OUEST

Agriculture durable, entrepreneuriat féminin, financement des projets et engagement solidaire : 70 participants se sont retrouvés le 17 octobre 2026 à Stockholm pour la deuxième édition de la Masterclass Exclusive de Nuuru-Rahmah International, une assocaition fondée par Housseynatou Sonko Söderqvist. Une rencontre placée sous le signe de l'investissement au Sénégal, en Gambie et dans la sous-région.

Comment mieux mobiliser les compétences et les investissements de la diaspora en faveur de l'agriculture et de l'environnement en Afrique de l'Ouest ? La question était au centre de la masterclass organisée par Nuuru-Rahmah International, autour du thème : « Investir dans l'agriculture et l'environnement au Sénégal, en Gambie et dans la sous-région ».
Réunissant 70 participants, l'événement a permis de confronter expériences et projets, mais aussi de créer des liens entre entrepreneurs, investisseurs potentiels et membres de la diaspora intéressés par les perspectives offertes par le secteur agricole.

Des expériences de terrain au cœur des échanges

Parmi les intervenants, Souleymane Agne a partagé son expérience et ses connaissances avec les participants. Son intervention a notamment alimenté les échanges sur les possibilités d'investissement et les enjeux liés au développement agricole dans la sous-région.
La rencontre a aussi donné la parole à Véronique Adama Sambou, entrepreneuse dans l'agriculture durable. Originaire de l'île de Newman et installée en France, elle exploite « Verger du Mois Canigou », au hameau de Lloncet, 66500 Los Masos.
À travers sa production de fruits et de légumes, elle porte un exemple concret d'entrepreneuriat agricole. Sa participation a également permis d'aborder la place des femmes de la diaspora dans l'agriculture et leur capacité à développer des initiatives économiques liées à une production plus durable.

La question du financement abordée avec La Banque Agricole

Parce que le passage d'une idée à un projet dépend aussi de l'accès au financement et aux services bancaires, des représentants de La Banque Agricole du Sénégal ont participé à la masterclass.
Ils ont présenté aux participants plusieurs services destinés aux Sénégalais de l'extérieur, notamment les possibilités d'ouverture de compte. L'intervention a permis d'apporter des informations aux membres de la diaspora souhaitant préparer ou accompagner un projet au Sénégal.
Les conditions d'accès, tarifs et modalités des différentes offres restent à vérifier directement auprès de l'établissement bancaire.



Mme Housseynatou Sonko Söderqvist fondatrice de l'association Nuuru-Rahmah International avec à ses côtés M. Souleymane Agne, animateur de la Masterclass.

Une mobilisation également placée sous le signe d'Octobre Rose

La journée ne s'est pas limitée aux enjeux économiques. À l'occasion d'Octobre Rose, Nuuru-Rahmah International a organisé une vente de rubans roses, associant ainsi la rencontre à une action de sensibilisation à la santé des femmes.
L'initiative visait à soutenir la sensibilisation au dépistage du cancer du sein et du cancer du col de l'utérus, tout en rappelant l'importance de la prévention et du dépistage précoce.

Après Stockholm, transformer les échanges en projets

Au terme de cette deuxième édition, l'enjeu pour Nuuru-Rahmah International est désormais de donner une suite aux contacts noués et aux idées présentées pendant la journée.
L'association souhaite favoriser l'émergence de collaborations et de projets d'investissement durables, notamment au Sénégal et en Gambie, en créant davantage de passerelles entre la diaspora et les acteurs de terrain.
Avec 70 participants réunis à Stockholm, cette deuxième édition montre en tout cas l'intérêt suscité par les questions d'agriculture, d'environnement et d'investissement au sein de la diaspora.
Le prochain défi sera de convertir cette mobilisation en réalisations concrètes sur le terrain.

Falilou Thiane

LE DG DE LA DER LANCE L'OFFENSIVE DANS LA DIASPORA

Du 5 au 11 octobre 2026, le Délégué général de la Délégation générale à l'Entrepreneuriat rapide des Femmes et des Jeunes (DER/FJ), Dr Abdoulaye Niane, a conduit une mission en France placée sous le signe du partenariat, de l'innovation et de la mobilisation des compétences. De l'Ambassade du Sénégal à Paris aux grands pôles français de l'entrepreneuriat, cette tournée avait un objectif central : identifier des expériences, consolider des collaborations et ouvrir de nouvelles perspectives pour les entrepreneurs sénégalais, au Sénégal comme au sein de la diaspora.



Pour la DER/FJ, l'enjeu dépasse la simple succession de rencontres institutionnelles. Il s'agit de créer des liens durables entre les écosystèmes économiques sénégalais et français, afin de faciliter l'accès aux financements, de mieux accompagner les porteurs de projets et de donner davantage de chances aux entreprises locales de franchir un cap.

La mission a débuté par une rencontre avec l'Ambassadeur du Sénégal en France, Son Excellence Baye Moctar Diop. Reçu le 6 octobre, Dr Abdoulaye Niane a échangé avec le diplomate sur les possibilités de renforcer les relations entre la DER/FJ, les acteurs économiques français et la diaspora sénégalaise. Investissement, expertise et entrepreneuriat ont constitué les principaux axes de discussion. La présence d'El Hadji B. Ibrahima Mané, Directeur général de la Coopération économique, du Développement des partenariats et du Secteur privé, a également permis de souligner l'importance d'une meilleure identification des filières porteuses et de projets suffisamment structurés pour intéresser les investisseurs.

Cette étape a remis en lumière une question essentielle : comment permettre aux Sénégalais de l'extérieur de participer davantage à la transformation économique de leur pays, au-delà des transferts financiers et des initiatives individuelles ? La mobilisation de leurs compétences, de leurs réseaux professionnels et de leur capacité d'investissement constitue un potentiel important, à condition de lui offrir des mécanismes adaptés et des perspectives concrètes.

Le lendemain, la délégation s'est rendue à l'Université Paris-Saclay, un environnement reconnu pour ses activités de recherche et d'innovation. Les échanges avec les responsables de l'établissement et d'IncubAlliance Paris-Saclay ont porté sur la valorisation de la recherche, le transfert technologique, l'incubation des jeunes entreprises et l'accompagnement des femmes dans les secteurs de haute technologie. La visite de plusieurs structures spécialisées a permis à la délégation de découvrir des dispositifs qui rapprochent les chercheurs, les entrepreneurs et les investisseurs.

Pour la DER/FJ, l'intérêt de cette immersion est clair : mieux comprendre comment une idée issue de la recherche peut devenir une solution commercialisable, puis une entreprise capable de créer des emplois. Le Sénégal dispose de compétences et de porteurs de projets dont les initiatives gagneraient à bénéficier de passerelles plus solides avec les milieux scientifiques et technologiques.

Cette volonté de rapprocher les deux écosystèmes s'est également exprimée lors du BIG 2026, organisé à Paris par Bpifrance le 8 octobre. À travers une masterclass consacrée aux opportunités de l'entrepreneuriat et de l'innovation au Sénégal, Dr Abdoulaye Niane a présenté les dispositifs déployés par la DER/FJ pour soutenir les porteurs de projets, faciliter leur accès au financement et accompagner le développement des entreprises.

Les échanges avec les équipes de Bpifrance ont permis d'examiner les possibilités de coopération entre les acteurs français et sénégalais. Des initiatives telles que le PAVIE et LionsTech illustrent les efforts engagés en faveur du financement et de l'accompagnement des entrepreneurs. La présence de personnalités économiques et territoriales, parmi lesquelles Aliou Gning, maire de Sandiara, Mbaye Guèye, PDG d'EMG, et Fatou Dieng, fondatrice de Your Personal Shopper, a aussi témoigné de la diversité des acteurs susceptibles de contribuer à cette dynamique.

La diaspora a naturellement trouvé sa place dans cette séquence. Entrepreneurs, investisseurs et professionnels établis en France représentent des relais précieux pour favoriser les échanges économiques, faire connaître les opportunités au Sénégal et accompagner des projets susceptibles de se développer des deux côtés.

La tournée s'est poursuivie le 9 octobre à Station F, avant une rencontre avec les équipes de HEC Paris. Dans ces deux environnements consacrés à l'entrepreneuriat, la délégation a pu s'intéresser aux méthodes d'accompagnement des startups, à la mise en réseau des fondateurs, à l'accès aux investisseurs et au développement stratégique des jeunes entreprises.

En marge du Gamou des dahiras khadres de France, tenu le samedi 10 octobre 2026 sous la présidence de Cheikhal Khalifa Kounta, porte-parole du Khalife général des Khadres, la Délégation générale à l'Entrepreneuriat rapide des Femmes et des Jeunes (DER/FJ) a rencontré des membres de la diaspora sénégalaise à Paris.

Une occasion pour le Délégué général de la DER/FJ, le Dr Abdoulaye Niane, de présenter le Fonds Diaspora, un mécanisme destiné à encourager les Sénégalais de l'extérieur à investir dans des projets productifs au Sénégal.

À travers ce dispositif, la DER/FJ entend renforcer les passerelles entre la diaspora et l'écosystème entrepreneurial national, en favorisant la mobilisation des ressources, l'émergence de nouvelles initiatives économiques et la création d'opportunités au bénéfice des populations.

Cette démarche traduit la volonté de valoriser le potentiel de la diaspora sénégalaise et de renforcer sa participation au développement économique du pays. La DER/FJ, au service de l'entrepreneuriat, de l'inclusion financière et du développement territorial.

Ces expériences pourraient notamment nourrir la réflexion autour du Centre MBZ de la DER/FJ, appelé à renforcer l'accompagnement des entrepreneurs sénégalais. Les échanges avec HEC Paris ont, par ailleurs, permis de poursuivre les discussions autour du programme Challenge Plus. Deux cohortes d'entrepreneurs accompagnés par la DER/FJ ont déjà bénéficié de ce dispositif, qui vise à aider les entreprises à





structurer leur développement et à consolider leur modèle économique.

Au fil des étapes, un même fil conducteur s'est dégagé : le financement reste indispensable, mais il ne suffit pas à garantir la réussite d'une entreprise. Les entrepreneurs ont également besoin de formation, de conseils, de réseaux, d'une connaissance des marchés et d'un accompagnement adapté aux différentes phases de leur développement.

C'est précisément sur cette complémentarité que les expériences françaises peuvent apporter des enseignements utiles, sans pour autant être reproduites à l'identique dans le contexte sénégalais.

Au terme de cette mission, la question sera donc celle des suites concrètes. Les rencontres institutionnelles et les visites de terrain prennent toute leur valeur lorsqu'elles débouchent sur des partenariats opérationnels, des programmes accessibles aux entrepreneurs et des résultats mesurables.

La mobilisation de la diaspora, le rapprochement avec les universités et les structures d'innovation, ainsi que le renforcement des dispositifs d'accompagnement constituent autant de pistes à transformer en actions.

En parcourant les institutions diplomatiques, les centres de recherche, les structures d'incubation et les grands lieux de l'entrepreneuriat français, Dr Abdoulaye Niane a porté une ambition qui concerne directement l'avenir économique du Sénégal : faire circuler davantage les idées, les compétences et les capitaux pour permettre aux entreprises sénégalaises de grandir.

Cette tournée française aura ainsi permis de multiplier les contacts et d'explorer de nouvelles voies de coopération. Le véritable défi commence désormais avec leur concrétisation. Car pour les femmes, les jeunes et l'ensemble des entrepreneurs sénégalais, l'essentiel ne réside pas seulement dans les opportunités présentées à Paris, mais dans celles qui pourront demain se traduire en projets financés, en entreprises pérennes et en emplois au Sénégal.

Malick sakho

DIASPORA ET INVESTISSEMENT : L'AMBITION DE FAIRE DES PROJETS UNE RÉALITÉ POUR LE SÉNÉGAL

À l'initiative de l'Ambassade du Sénégal en France, une rencontre consacrée au rôle du secteur privé dans le développement économique du pays a réuni institutions, entrepreneurs et porteurs de projets issus de la diaspora. Une démarche à laquelle le Collectif Diaspora Debout a pris une part active, avec la volonté de rapprocher les talents, les financements et les opportunités d'investissement.



La diaspora sénégalaise dispose de compétences, d'expériences professionnelles et de ressources financières qui constituent un véritable atout pour le développement du pays. Encore faut-il lui donner les moyens de transformer ce potentiel en réalisations concrètes. C'est tout l'enjeu de la rencontre organisée à l'initiative de l'Ambassade du Sénégal en France autour du thème : « Le secteur privé, un levier pour un Sénégal d'opportunités ».
Au-delà des échanges institutionnels, cette initiative a permis de rapprocher les représentants des structures publiques des entrepreneurs et des Sénégalais de l'extérieur porteurs de projets. L'objectif est de mieux faire connaître les dispositifs d'accompagnement existants, de faciliter les contacts et d'ouvrir des perspectives à celles et ceux qui souhaitent investir au Sénégal.
Dans cette dynamique, le Collectif Diaspora Debout a joué un rôle actif en contribuant à l'identification, à la sélection et à la mobilisation des porteurs de projets. Une participation qui traduit une conviction : les initiatives économiques de la diaspora ne peuvent produire tous leurs effets sans un travail de préparation, de mise en relation et d'accompagnement.
Car entre l'idée d'entreprendre et la concrétisation d'un investissement, le chemin est souvent long. Les porteurs de projets doivent pouvoir accéder à une information fiable, comprendre les mécanismes de financement, identifier les interlocuteurs compétents et bénéficier d'un accompagnement adapté à leurs ambitions. C'est précisément à ce niveau que la coopération entre les institutions, le secteur privé et les organisations de la diaspora prend tout son sens.
Pour le Collectif Diaspora Debout, l'enjeu est donc de créer des passerelles durables entre les compétences acquises à l'étranger, les dispositifs de financement et les possibilités d'investissement au Sénégal. Il ne s'agit pas simplement d'encourager les Sénégalais de l'extérieur à investir, mais de leur permettre de le faire dans des conditions favorables, avec une meilleure connaissance de l'environnement économique et des perspectives de leurs projets.
Cette approche invite également à faire évoluer le regard porté sur la diaspora. Trop souvent, son apport est résumé aux transferts d'argent envoyés aux familles. Pourtant, les Sénégalais de l'extérieur peuvent contribuer bien au-delà du soutien financier aux ménages. Ils disposent de savoir-faire, de réseaux professionnels, d'une connaissance de marchés différents et d'expériences entrepreneuriales susceptibles de favoriser la création d'entreprises, le développement de nouvelles activités et la création d'emplois au Sénégal.
Reconnaître cette réalité suppose de considérer la diaspora comme un partenaire stratégique à part entière de la transformation économique du pays. Cela implique un dialogue régulier avec ses acteurs, une meilleure lisibilité des opportunités et des mécanismes d'accompagnement accessibles aux porteurs de projets.
Le Collectif Diaspora Debout a salué l'initiative de Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur du Sénégal en France et de ses équipes, ainsi que la contribution des représentants du ministère de l'Économie, des Finances et du Plan et des équipes de la Délégation générale à l'Entrepreneuriat rapide des femmes et des jeunes (DER/FJ). Leur participation témoigne de l'importance d'une collaboration entre les acteurs publics et les entrepreneurs pour faire émerger des initiatives porteuses de valeur.
Reste désormais à inscrire cette dynamique dans la durée. Une rencontre peut ouvrir des portes, faire naître des contacts et permettre à des projets de gagner en visibilité. Mais son véritable impact se mesurera à la capacité des acteurs à assurer le suivi des dossiers, à faciliter l'accès aux financements et à accompagner les initiatives jusqu'à leur réalisation.
C'est à cette condition que l'investissement de la diaspora pourra prendre une nouvelle dimension. Le Sénégal a besoin de projets viables, d'entreprises capables de se développer et d'initiatives créatrices d'emplois. Les Sénégalais de l'extérieur, lorsqu'ils sont associés aux bonnes conditions à cette ambition, peuvent apporter une contribution déterminante.
Pour Diaspora Debout, la perspective est claire : faire passer la diaspora de la mobilisation à l'investissement, des intentions aux réalisations et des opportunités à la création de valeur. Car le développement du Sénégal ne se construira pas uniquement avec des ressources financières.
Il se construira aussi avec la confiance, la coopération et la capacité de transformer les ambitions individuelles en réussites collectives.

Malick Sakho

LE GÉNIE SÉNÉGALAIS FACE AUX CYBER-MENACES - L'Adjudant Diédhiou sur le toit de l'Afrique



La police nationale sénégalaise est une nouvelle fois honorée à l'échelle internationale. L'Adjudant Moustapha Diédhiou de la Division des investigations criminelles (DIC) a remporté la première place pour le meilleur document de travail lors du prestigieux stage de formation #412 intitulé « La lutte contre le crime organisé » regroupant 109 satagiaires issus de 26 pays africains.
Cette formation de haut niveau s'est déroulée du 22 août 2026 au 15 octobre 2026 au Centre de Recherches de Police (CRP) de l'Académie de Police au Caire, en Égypte. Ce programme d'excellence a été mené en étroite coordination avec l'Agence Égyptienne de Partenariat pour le Développement (EAPD).

Un parcours déjà marqué par l'exemplarité à Rufisque

Ce sacre international n'est pas une surprise pour ceux qui suivent la trajectoire de ce brillant sous-officier. Issu de la 48ème Promotion des Sous-officiers de Police, l'Adjudant Diédhiou s'était déjà fait remarquer par un exploit mémorable en mars 2025, alors qu'il officiait comme adjoint du Commandant du corps urbain au Commissariat central de Rufisque.
À l'époque, de nombreuses foules rufisquoises en colère barricadaient les routes dans le quartier Diamaguène à la suite d'un accident mortel. Filmé par une télévision locale, le jeune policier avait réussi, par sa seule force de persuasion et sa diplomatie, à conscientiser et inviter à la raison des populations très remontées. Ces images, largement relayées dans les médias et sur les réseaux sociaux, avaient suscité l'admiration et le respect de toute la nation, s'imposant comme un exemple de rapprochement entre la population et les forces de défense et de sécurité.

Une expertise saluée sur « Les crimes d'e-payement »

Aujourd'hui au Caire, c'est sur le terrain scientifique et stratégique que l'Adjudant Diédhiou s'illustre. Au cours de ce stage intensif en Égypte, il a su se distinguer parmi l'ensemble des 109 participants issus 23 pays africains grâce à des recherches de pointe. Son document de travail, axé sur le thème hautement complexe de la cybercriminalité financière et « Les crimes d'e-payement », a été sacré meilleure production de la session.
Cette distinction suprême confirme la haute compétence, l'adaptabilité et la rigueur de la police sénégalaise face aux nouvelles menaces économiques et numériques mondiales.

Une reconnaissance officielle de haut rang

Pour couronner ce parcours sans faute, son certificat officiel de réussite lui a été décerné sous la signature du Général Dr., Directeur du Centre de Recherches de Police (CRP), sous l'égide du ministère de l'Intérieur et du ministère des Affaires étrangères de la République Arabe d'Égypte.
Ce succès éclatant renforce les liens historiques de coopération sécuritaire entre le Sénégal et l'Égypte. Toutes nos félicitations à l'Adjudant Moustapha Diédhiou, un modèle de professionnalisme qui honore magnifiquement le drapeau national.

Aly Saleh

À TRÉLAZÉ, LES BAOBAB AWARDS METTENT L'EXCELLENCE AFRICAINE À L'HONNEUR

Il y avait des trophées, de la musique, des rencontres, des applaudissements et beaucoup de fierté. Mais derrière les paillettes d'une cérémonie soigneusement préparée, c'est surtout une certaine idée de l'Afrique que les Baobab Awards ont voulu mettre en lumière.

À Trélazé, près d'Angers, la deuxième édition de cette initiative portée par Africa Benno a réuni des personnalités venues saluer des parcours africains et ceux qui, par leur travail et leur engagement, font vivre cette excellence au quotidien.



La photo de famille réuinissant les participants à la deuxième édition des Baobab Awards à Trélazé.

Trélazé n'a pas été choisie au hasard pour accueillir cette rencontre. Commune située dans le Maine-et-Loire, à quelques kilomètres d'Angers, elle porte une histoire singulière, notamment marquée par l'exploitation de l'ardoise. C'est aujourd'hui une ville qui accueille des populations venues d'horizons différents et dans laquelle la présence africaine trouve naturellement sa place. La soirée a pris une résonance particulière avec la présence du maire, Lamine Naham, d'origine sénégalaise.

Sa présence n'était pas seulement celle d'un élu venu assister à une cérémonie. Elle rappelait aussi la place prise par des femmes et des hommes issus de l'immigration africaine dans la vie des collectivités françaises. À Trélazé, l'histoire personnelle du maire et son parcours s'inscrivent dans cette réalité désormais bien visible : celle d'une génération qui a grandi entre plusieurs références, plusieurs cultures et plusieurs espaces, et qui participe aujourd'hui pleinement à la vie publique locale.

Dans la salle, les regards étaient tournés vers les lauréates et les lauréats. Le principe des Baobab Awards est simple : distinguer des Africaines et des Africains qui se distinguent dans leurs domaines respectifs. Entrepreneuriat, engagement, réussite professionnelle ou contribution à la société, les parcours mis à l'honneur racontent une Afrique loin des clichés, une Afrique qui entreprend, crée, innove et s'engage.

Le choix du baobab comme emblème donne à cette reconnaissance une portée particulière. L'arbre est profondément associé à l'Afrique. Il résiste au temps, s'enracine profondément et continue de transmettre. À travers ces distinctions, Africa Benno semble avoir voulu faire passer le même message : les réussites individuelles prennent une autre dimension lorsqu'elles peuvent inspirer et ouvrir la voie à d'autres.

La présence de Birame Souleye Diop, ancien ministre, et celle du député Mayabé Mbaye, député de Pastef, ont également marqué cette deuxième édition. Leur participation a donné à la rencontre une dimension politique et institutionnelle, sans pour autant détourner la soirée de son objectif premier : célébrer les parcours et les talents.

Puis la musique a pris le relais. La Lionne Titi et El Hadji Diouf ont assuré l'animation, donnant à la soirée cette atmosphère particulière des grands rendez-vous de la communauté africaine. Les conversations se poursuivaient entre les séquences, les applaudissements accompagnaient les distinctions et les artistes ont contribué à installer une ambiance à la fois festive et chaleureuse.

Mais les Baobab Awards ne se sont pas limités à une remise de trophées. C'est probablement là que se trouve l'une des particularités de cette initiative. Africa Benno a voulu associer la célébration de la réussite à une action concrète en faveur des personnes en difficulté.

À la tête de l'association, Bamba Diop est engagé dans des actions sociales en faveur des populations défavorisées. Pour lui permettre de poursuivre et de renforcer ce travail, plusieurs tableaux ont été proposés aux enchères au cours de la soirée. Les œuvres ont changé de mains sous les regards du public, avec derrière chaque acquisition une autre finalité : contribuer à financer des actions destinées à ceux qui en ont le plus besoin.

Cette séquence a donné un autre relief à la cérémonie. Car si les Baobab Awards parlent d'excellence, ils parlent aussi de responsabilité. Réussir, être reconnu, avoir la possibilité de donner, tout cela prend un sens différent lorsque cette réussite permet également de soutenir les autres.

C'est finalement ce mélange qui a fait la force de cette deuxième édition. La reconnaissance des talents, la musique, la présence de personnalités venues de différents horizons et l'engagement social ont donné à la soirée une identité qui dépasse celle d'un simple gala.

À Trélazé, Africa Benno a voulu montrer une Afrique qui ne demande pas seulement à être regardée, mais à être reconnue pour ce qu'elle produit, pour les femmes et les hommes qui la représentent et pour les initiatives qu'elle porte. Une Afrique de la réussite, mais aussi de la solidarité.

Dans cette commune proche d'Angers, le temps d'une soirée, les parcours individuels sont devenus une histoire collective. Les trophées ont récompensé l'excellence, les artistes ont fait vibrer la salle et les enchères ont rappelé que la réussite peut aussi servir une cause. Pour sa deuxième édition, les Baobab Awards ont ainsi trouvé leur véritable raison d'être : mettre les talents sous les projecteurs sans jamais perdre de vue ceux qui restent dans l'ombre.

Malick Sakho

Hommage aux Tirailleurs sénégalais Souleymane LY et Yali FALL, morts pour la France



Le 10 octobre 2026 à 14H00, s'est tenue à Gigny, en France, une cérémonie de commémoration en hommage aux Tirailleurs Sénégalais, Souleymane LY et Yali FALL, morts pour la France en juin 1940. Une célébration qui s'inscrit dans le cadre du travail de mémoire conjoint franco-sénégalais et de la valorisation du sacrifice des Tirailleurs (campagne Jura 1940). Les deux soldats ont été identifiés dans les archives du Service Historique de la Défense à Vincennes comme faisant partie du 25e Régiment de Tirailleurs Sénégalais (RTS) engagés dans la défense de la ligne de l'Ain. Leurs actes de décès portent la mention "Mort pour la France".

Le Colonel Badara NDIAYE, Attaché de défense et de sécurité à l'Ambassade du Sénégal a pris part, au nom de l'Ambassadeur Baye Moctar DIOP, à cette cérémonie hautement symbolique qui illustre parfaitement la fraternité d'armes franco-sénégalaise et le lien de sang entre nos deux peuples. Elle a aussi été appréciée par les autorités locales qui demandent une pérennisation par la pose d'une plaque nominative, laquelle pourrait constituer un excellent vecteur d'image pour les Forces Armées sénégalaises en France.

Source : Ambassade du Sénégal à Paris

LA CULTURE SÉNÉGALAISE RAYONNE DE L'UNESCO À LA TOUR EIFFEL



De l'UNESCO à la Tour Eiffel, en passant par Montreuil, la troisième édition du Patrimoine Gala a mis en lumière les traditions, les coiffures et les costumes sénégalais à Paris, du 30 septembre au 10 octobre 2026. Initiée par Papis Niang et produite par Art Bi Management, cette édition s'est déroulée sous le thème « Nagn Déllu Saaraba ».

Le patrimoine culturel sénégalais s'est invité dans la capitale française. Du siège de l'UNESCO aux rues de Paris, en passant par l'Espace Royal de Montreuil, la troisième édition du Patrimoine Gala a célébré les traditions et l'identité sénégalaises. Organisée du 30 septembre au 10 octobre 2026, cette initiative entend rapprocher les peuples par la culture et renforcer les liens entre la diaspora et ses racines.

Le premier temps fort s'est tenu le 30 septembre au siège de l'UNESCO, à l'occasion de l'événement « L'UNESCO au cœur des JOJ Dakar 2026 », organisé à l'initiative de la Délégation permanente du Sénégal, en partenariat avec la Grèce, à un mois des Jeux olympiques de la jeunesse. La rencontre s'est déroulée en présence du directeur général de l'UNESCO, Khaled El Enany, de la ministre de la Jeunesse et des Sports du Sénégal, Djirèye Clotilde Coly, ainsi que de l'ambassadeur et délégué permanent du Sénégal auprès de l'UNESCO, Pierre Maad Faye, et de plusieurs délégations internationales.

Le message porté par cette rencontre se résumait en ces termes : « Saaraba rassemble, l'Afrique accueille, Dakar célèbre. »

Le 9 octobre, l'Espace Royal de Montreuil a accueilli « Ëttu Saaraba », une soirée consacrée à la culture traditionnelle sénégalaise. Animée par Fatou Guéweul Diouf et Tarba Mbaye, elle a réuni plusieurs personnalités, dont l'ambassadeur du Sénégal en France, Baye Moctar Diop, et Pierre Maad Faye, ainsi que des maires, des adjoints au maire et des élus locaux.

Le lendemain, les rues de Paris ont servi de décor à la balade « Tenkam Tenkam ». À proximité de la Tour Eiffel, des figures symboliques de l'histoire et de l'imaginaire sénégalais ont été mises à l'honneur, notamment Lat Dior Ngoné Latyr et Maam Penda Mbaye, aux côtés d'Assia Yatabaré, présentée comme la Reine de l'Or.

Cette séquence a également été marquée par la présentation officielle de la Reine Saaraba par El Hadj Bécaye Mbaye. Selon le communiqué, cette figure emblématique aura pour mission de promouvoir « la reconnexion aux racines, la transmission du patrimoine, le dialogue interculturel, la paix et l'égalité humaine ».

La culture comme trait d'union

À travers le Patrimoine Gala, l'initiateur, Papis Niang, défend une vision de la culture comme levier de transmission et de rapprochement entre les peuples. « Un peuple qui connaît son patrimoine connaît une partie de sa force », souligne-t-il.

Pour les organisateurs, la rencontre entre les cultures ne doit pas se faire au détriment des identités. À Paris, le rendez-vous a ainsi mis en avant le patrimoine sénégalais comme un langage universel, capable de dépasser les frontières, de relier les générations et de rapprocher la diaspora de ses origines.

Cette ambition doit se prolonger avec SAARABA WORLD, un univers consacré au patrimoine, à la création et au dialogue interculturel. Le projet entend offrir aux artistes, aux artisans et aux jeunes talents des opportunités de visibilité et de collaboration. Les organisateurs souhaitent faire du Patrimoine Gala un rendez-vous annuel, international et durable.

Après cette étape parisienne, le Patrimoine Gala prévoit de poursuivre son déploiement à l'international. Le prochain rendez-vous est annoncé en 2027, en Angleterre et aux États-Unis, avec l'ambition de renforcer les échanges avec les diasporas et de donner davantage d'ampleur à SAARABA WORLD.

A.N

La diaspora de Kobilo réunie à Valence pour renforcer sa cohésion et le développement local



La diaspora de Kobilo s'est réunie à Valence, en Espagne, les samedi 10 et dimanche 11 octobre 2026, à l'occasion de son assemblée générale, placée sous le signe de la cohésion, de la solidarité et du développement local.

Cette rencontre a été l'occasion de dresser le bilan des actions menées au cours de l'année écoulée, de présenter les projets réalisés et de faire le point sur les perspectives à venir. Elle a également permis de présenter la nouvelle équipe dirigeante, appelée à poursuivre les engagements de l'association au service du développement de Kobilo.

Au-delà du bilan et du renouvellement du bureau, cette assemblée générale avait pour objectif de renforcer les liens entre les membres de la diaspora, de favoriser la concertation et de mobiliser les énergies autour d'une ambition commune : contribuer durablement au développement économique et social du village.

À travers cette rencontre, la diaspora de Kobilo réaffirme ainsi l'importance de l'unité, de l'engagement collectif et de la solidarité entre les ressortissants, afin de poursuivre les initiatives en faveur des populations locales et de préparer ensemble l'avenir de Kobilo.

La Gambie accueille la 8è édition du Festival gastronomique d'Afrique de l'Ouest (WAFFEST 2026) à Banjul

La 8e édition du Festival gastronomique d'Afrique de l'Ouest (WAFFEST 2026) a officiellement débuté aujourd'hui au Centre international de conférences Sir Dawda Kairaba Jawara, réunissant des experts de la gastronomie, des diplomates ainsi que des responsables du secteur touristique venus de plus de 30 pays.

La cérémonie d'ouverture a été marquée par les interventions de haut niveau du ministre du Tourisme, des Arts et de la Culture, Abdoulie Jobe, et du vice-président Muhammed B.S. Jallow. Tous deux ont souligné le rôle majeur du festival dans la diversification économique et le renforcement de l'intégration régionale à travers le tourisme gastronomique.

L'événement constitue également une plateforme stratégique destinée à promouvoir le patrimoine culinaire ouest-africain sur la scène internationale, tout en favorisant le partage de compétences professionnelles et de savoir-faire dans les secteurs de l'hôtellerie et de la restauration.

BIGTECH Africa : l'Afrique veut reprendre la main sur son avenir numérique

Réuni en Tunisie, le forum BIGTECH Africa a remis au centre des débats la place du continent dans la gouvernance mondiale de l'intelligence artificielle. Au-delà des discours, un constat s'impose : l'Afrique entend désormais peser sur les règles du jeu technologique.

Souveraineté des données, infrastructures numériques, transfert de compétences, formation des talents et coopération entre États africains ont rythmé les échanges. L'enjeu est notamment d'éviter que le continent ne reproduise, dans le numérique, un modèle essentiellement extractif où les données africaines seraient exploitées ailleurs avant que les technologies produites ne soient revendues à l'Afrique.

Les discussions ont également insisté sur la nécessité de développer des solutions conçues en Afrique et adaptées aux réalités locales, notamment à travers une meilleure prise en compte des langues africaines comme le wolof, le pulaar, le haoussa ou le swahili.

L'ambition affichée dépasse ainsi la simple adoption de l'intelligence artificielle : il s'agit de faire émerger une véritable capacité technologique africaine, créatrice de valeur, d'emplois et de souveraineté.

Après la Tunisie, Genève en 2027 constituera une nouvelle étape pour mesurer la capacité du continent à transformer ces ambitions en projets concrets et à prendre davantage part à l'élaboration des règles mondiales de l'IA.

Falilou Thiane

Rouen a vibré aux couleurs de l'Afrique et de la Normandie avec la JED FORUM

Du 8 au 10 octobre, l'Hôtel de Bourgtheroulde, en plein cœur de Rouen, a accueilli la troisième édition des Rencontres Business Afro-Normandes, organisées par la Journée d'Entrepreneuriat et de Découverte (JED). Sous la présidence de sa fondatrice, Orphée Stéphanie Brasseur, l'événement a confirmé sa place de rendez-vous incontournable entre entrepreneurs africains, acteurs économiques normands et représentants de la diaspora.



Mme Orphée Stéphanie Brasseur, fondatrice de la la Journée d'Entrepreneuriat et de Découverte (JED).

Placée sous le signe du renouveau, cette édition a réuni autour des tables rondes et des stands d'exposition des chefs d'entreprise, des institutionnels et des porteurs de projets venus d'horizons variés. La brochure de l'événement évoque plus de 500 participants issus de plus de douze pays. L'Éthiopie était le pays à l'honneur, mise en avant pour son dynamisme économique et ses opportunités dans l'agro-industrie, les énergies renouvelables, les infrastructures et les technologies.

Le plateau officiel témoignait de l'ancrage institutionnel de la rencontre. L'ambassadeur itinérant du Sénégal, SEM Thione Niang, était l'invité d'honneur. À ses côtés figuraient Jean-Philippe Carpentier, président du Corps Consulaire de Normandie, le consul général du Sénégal au Havre, SEM Oumar Kane, ainsi que le consul général de Côte d'Ivoire à Paris. Abdelkrim Marchani, vice-président de la Métropole Rouen Normandie, Jean-Marc Pelazza, secrétaire général du MEDEF Rouen Métropole, et Stéphane Tiki, vice-président du groupement Patronat Francophone, complétaient cette présence qui souligne l'intérêt des décideurs pour le dialogue entre les deux territoires.

Côté entrepreneurs, les échanges ont été nourris de témoignages concrets. Jean-Louis Louvel, président de la fondation PGS et surnommé le roi de la palette en Europe, est venu partager son expérience. On a aussi croisé Abdelkarim Imaloui à la tête de Buenut's, Lamine Talakela avec Be Positive, Adja Dieng, directrice d'Aydima Service et de Miniroyal, ou encore Coumba Ba, de Terrafrika, venue de Côte d'Ivoire. Trident Consulting, entreprise basée à Dubaï, la société Faseya entre Paris et le Sénégal et la marque Douceur Fleur, portée par Léonie, ont complété ce panorama d'initiatives. La diversité des profils a donné à la rencontre son identité : celle d'un lieu où se parlent d'égal à égal petites structures et groupes établis.

Le programme ne s'est pas limité aux salles de conférence. Le 8 octobre, les délégations ont visité l'entreprise normande FASTE, dirigée par Rémi Sagot, une façon de rappeler que ces rencontres se nourrissent aussi du terrain. Conférences, panels, déjeuner B&B et dîner d'affaires ont ensuite rythmé les journées, dans une ambiance où le réseautage tenait autant de place que les débats. Les médias Voxafrica TV et Ayoola Multimédia ont couvert l'événement.

Cette dimension de terrain doit beaucoup à Stéphane Méterfi, qui a orchestré l'organisation de la visite d'entreprises, et à l'engagement de plusieurs acteurs du tissu économique normand. L'entreprise Proagora, dirigée par Stéphane Bordier, figurait parmi celles qui ont pris part aux échanges. Team France Export était représentée par Xavier Fraval, à la CCI de Rouen, tandis que Stéphane Ferraro, de Diez Immobilier, installé à Rouen et à Paris, apportait le regard d'un professionnel du secteur immobilier, l'un des domaines d'activité au programme de la rencontre. L'entreprise BC Vert Missirah a elle aussi marqué de sa présence ces journées. L'Éthiopie, pays à l'honneur, avait pour représentante Hatoumata Magassa, ce qui a donné un visage et une voix à la délégation mise en lumière par cette édition.

L'organisation a tenu à adresser ses remerciements à Alpha Seif Cissé, son représentant Afrique, par ailleurs CEO de Nice Pay et directeur général de B.Koss. Elle salue également le travail de ses collaborateurs Adama Uriel Sanogo, Sébastien Ridel et Lucien Marmorat, dont l'implication discrète a contribué au bon déroulement de ces trois jours.

La dimension culturelle n'a pas été oubliée. Les artistes invités, Maréchal Zongo et Chantal Taïba, ont apporté leur voix et leur présence à des moments de partage qui rappellent que la relation entre l'Afrique et la Normandie est aussi une histoire de sensibilités. La soirée s'est achevée avec la remise du Prix Lion Afro-Normand, signé Laurence Panadéro, qui a distingué des parcours engagés dans ce rapprochement.

Derrière l'effervescence, l'ambition de la JED reste claire : bâtir une plateforme durable, avec un grand rendez-vous annuel et des formats relais tout au long de l'année, pour faciliter l'investissement de la diaspora, le financement des projets et l'export du Made in Africa. Après trois éditions, Rouen s'impose peu à peu comme l'une des places où se construit ce pont économique entre la Normandie et le continent.

Malick Sakho

Assane Pène, le fils dans les pas du père

C'est une première sortie musicale aux allures de flirt prometteur avec une nouvelle carrière de chanteur, à laquelle il semble prédestiné. À Paris, le 11 septembre dernier, le fils Pène a séduit les mélomanes qui avaient fait le déplacement au restaurant L'Héritage pour déguster de bons plats africains, dans une ambiance musicale bon enfant.

Après une brillante carrière de couturier-styliste, Assane Pène a fini par écouter son instinct musical et monter sur scène pour la première fois, dans un format acoustique, avec une guitare, des percussions et un clavier. Quatre musiciens étaient à ses côtés, dont le célèbre guitariste Omar Sow, qui a fait les beaux jours du Super Diamono aux côtés de Pène père.

À l'écouter chanter, on croirait entendre Omar Pène. La voix est similaire à celle du leader du Super Diamono, le tempo est maîtrisé, les notes sont justes et le jeune prodige s'autorise même quelques déambulations mesurées pour marquer de son empreinte l'héritage musical de Pène père.

Porter l'héritage d'Omar Pène est un lourd fardeau. Assane est désormais décidé à l'endosser fièrement, après plusieurs années d'appréhension, pour perpétuer l'œuvre musicale de son père. À Paris, vendredi dernier, plus de deux heures de spectacle lui ont permis de revisiter le riche répertoire de Pène père, avec des chansons datant des années 1980 et 1990.

Imposant d'emblée sa marque, il s'est offert, au grand bonheur des mélomanes, des envolées techniques sollicitant rudement la profondeur de son souffle et ses cordes vocales. Dans le public, l'ambassadeur du Sénégal, qui avait fait le déplacement en famille, a vécu des moments particulièrement plaisants. Il a exprimé sa joie de découvrir le talent et le grand potentiel de Pène fils, qui, selon lui, « marche droit sur les pas de son illustre papa ».

Du haut de ses 44 ans, Assane Pène est un jeune entrepreneur agile, débordant de joie et d'énergie. Formé à bonne école, d'abord au Sénégal par le célébrissime styliste Laye Diarra, qui l'a pris sous son aile pendant dix belles années, il est ensuite parti en France à la découverte d'autres univers culturels et artistiques.

Il a ainsi eu la chance d'approfondir ses connaissances au sein d'une école associative, l'« Association Formation de tailleurs », dans le VI□ arrondissement de Paris. Jeune couturier au firmament de son art, Assane Pène a pu exprimer son talent auprès de grandes marques de la mode : Cifonelli, Smalto, Berluti, Camps de Luca, Saint Laurent, Gucci ou encore Ferragamo.

La richesse de son parcours et de son expérience lui permet aujourd'hui de tenir l'une des boutiques de haute couture les plus réputées de la capitale française, baptisée « Maison Pène », au 5, rue Pasquier, dans le 8□ arrondissement de Paris.

Aujourd'hui, Assane Pène ouvre une nouvelle page de sa carrière et se lance un nouveau défi : vivre pleinement, parallèlement à la couture, sa passion débordante pour la musique. Deux arts exigeants, qui demandent une forte concentration et dont l'un finira bien évidemment par prendre le dessus sur l'autre. Lequel ? Time will tell!

Ousmane Noël MBAYE

À CHAVAGNE, « CUISINE DU MONDE » BAT TOUS LES RECORDS ET FAIT DE LA DIVERSITÉ UNE RICHESSE COMMUNE

Organisée par l'association SEL, la nouvelle édition de « Cuisine du monde », dimanche 18 octobre 2026, a franchi un nouveau cap. Au fil des années, ce rendez-vous est devenu un temps fort de la vie locale, où les saveurs venues d'ailleurs rapprochent les habitants et donnent tout son sens au vivre-ensemble. Le maire de Chavagne, Thierry Renoux, salue une initiative particulièrement précieuse dans un contexte politique marqué par les tensions et les débats sur la place de l'autre dans la société.



À Chavagne, en Ille-et-Vilaine, la diversité ne se limite pas à un discours. Elle se partage autour d'une table, dans une assiette, au détour d'une recette transmise de génération en génération. Dimanche 18 octobre, la salle de l'Entre 2 Rives a accueilli une nouvelle édition de « Cuisine du monde », une initiative portée par l'association SEL qui, année après année, confirme son ancrage dans la vie de la commune. L'édition 2026 a battu tous les records, signe de l'intérêt grandissant pour ce rendez-vous consacré à la rencontre entre les cultures.

Le principe reste fidèle à l'esprit qui a présidé à la naissance de cette initiative : inviter chacun à venir avec un plat salé ou sucré, ou une boisson représentative de son pays ou de sa région d'origine, puis partager ces préparations dans une atmosphère conviviale. Ici, la cuisine devient un langage accessible à tous. Elle raconte une histoire familiale, évoque un territoire, rappelle des souvenirs et ouvre parfois une conversation entre des personnes qui n'auraient pas nécessairement eu l'occasion de se rencontrer autrement.

Cette simplicité constitue sans doute l'une des grandes forces de « Cuisine du monde ». Il n'est pas nécessaire de maîtriser une langue étrangère ni de connaître les traditions d'un pays pour apprécier ce qui est proposé. Il suffit de s'asseoir, de goûter, d'écouter et de se montrer curieux. Le repas devient alors un espace de découverte, où les différences cessent d'être une distance pour devenir une source d'enrichissement mutuel.

L'histoire de cet événement témoigne d'une progression régulière. Dès 2018, dans le cadre de la Semaine sans télé, le repas avait réuni une soixantaine de personnes autour de spécialités issues de plus de douze pays. En octobre 2021, 54 habitants originaires de douze pays avaient pris part à la rencontre. Un an plus tard, la troisième édition rassemblait près d'une centaine de Chavagnais représentant seize nationalités. La quatrième édition, organisée en novembre 2023 selon le journal municipal, avait encore réuni environ 80 habitants issus de différents horizons, avec seize nationalités représentées.

Ces chiffres racontent davantage qu'une simple évolution de la fréquentation. Ils montrent comment une initiative associative peut progressivement trouver sa place dans le quotidien d'une commune. Au fil des éditions, « Cuisine du monde » a permis à des habitants d'origines différentes de se retrouver dans un cadre informel, loin des étiquettes et des représentations parfois réductrices associées à l'immigration. La rencontre ne se décrète pas : elle se construit dans la durée, grâce à des occasions concrètes de se connaître.

L'association SEL, dont la vocation repose sur les échanges et l'entraide entre les personnes, trouve dans cette manifestation une traduction particulièrement vivante de ses valeurs. En réunissant des participants autour de leurs spécialités culinaires, elle favorise une autre manière de faire communauté. Les habitants ne sont plus seulement des voisins qui se croisent ; ils deviennent des personnes qui partagent quelque chose d'elles-mêmes. Cette démarche contribue aussi à donner une place aux nouveaux arrivants et à renforcer les liens avec ceux qui vivent dans la commune depuis plus longtemps.

Le maire de Chavagne, Thierry Renoux, salue cette initiative dans un contexte politique en ébullition, où les questions d'identité, d'immigration, d'intégration et de cohésion sociale occupent une place importante dans le débat public. Son soutien prend ainsi une résonance particulière. À l'échelle locale, une manifestation comme « Cuisine du monde » rappelle que le vivre-ensemble se nourrit moins des grandes déclarations que des occasions de rencontre, de l'écoute et du respect mutuel.

Il ne s'agit pas de nier les difficultés que peuvent rencontrer les sociétés contemporaines, ni de prétendre qu'un repas suffit à résoudre les tensions. Mais il serait tout aussi réducteur de sous-estimer la portée de ces initiatives. En créant un espace où chacun peut apporter une part de son histoire et la faire découvrir aux autres, les organisateurs contribuent à entretenir ce lien social dont aucune commune ne peut se passer. La convivialité devient alors un moyen concret de lutter contre les préjugés et de prévenir le repli sur soi.

Le succès de l'édition 2026 vient conforter cette démarche. Sans perdre son caractère familial et accessible, « Cuisine du monde » a grandi au fil des années, portée par la mobilisation associative et l'envie des habitants de prendre part à une expérience collective. Le record enregistré cette année constitue une nouvelle étape dans cette aventure locale.

À Chavagne, les assiettes racontent ainsi une histoire plus large que celle de la gastronomie. Elles témoignent d'une commune capable de faire de la pluralité de ses habitants une occasion de rapprochement. Dans un climat national parfois traversé par les crispations, l'initiative du SEL rappelle une évidence trop souvent oubliée : la rencontre commence lorsque l'on accepte de s'asseoir à la même table.

Et c'est peut-être là que réside la réussite la plus durable de « Cuisine du monde » : avoir fait d'un repas partagé un rendez-vous attendu, où la diversité ne se contente pas d'être présente, mais devient une expérience vécue, goûtée et transmise.

Malick sakho

« De Thiès au Québec » : Ahmed Thiam raconte son parcours et s'adresse à la jeunesse



Dans son premier ouvrage autobiographique publié chez L'Harmattan Sénégal, le médecin sénégalais Ahmed Thiam revient sur les rencontres, les sacrifices et les aspirations qui ont jalonné son parcours entre le Sénégal et le Québec. Un récit qu'il destine notamment à la jeunesse africaine.

Avec De Thiès au Québec. Le parcours d'un jeune médecin sénégalais à la conquête de la santé publique, Ahmed Thiam retrace les étapes marquantes de sa vie. Interrogé sur les motivations qui l'ont conduit à écrire cet ouvrage, il évoque « le désir de prendre du recul sur mon parcours, d'immortaliser les rencontres qui l'ont façonné et de témoigner des défis, des sacrifices et des aspirations qui m'ont conduit de Thiès au Québec ».

De son enfance à Thiès à sa formation en médecine à Dakar, puis à la poursuite de ses études en santé publique à l'Université de Montréal, l'auteur raconte une trajectoire où ambitions professionnelles et expériences personnelles s'entremêlent. L'ouvrage revient également sur son engagement durant la pandémie de COVID□19, notamment à l'Institut Pasteur de Dakar et au Centre des opérations d'urgence sanitaire.

Parmi les moments qu'il souhaite particulièrement partager avec ses lecteurs, Ahmed Thiam cite son départ du Sénégal pour le Québec, en pleine pandémie. « Cet épisode symbolise à la fois l'incertitude, le déracinement, le courage de recommencer et la détermination à poursuivre ses ambitions malgré l'adversité », explique-t-il.

Ce départ constitue un tournant majeur de son récit. Il quitte alors un environnement familier pour poursuivre sa formation dans une société nouvelle, au moment où la crise sanitaire bouleverse le quotidien de part et d'autre de l'Atlantique.

L'ouvrage aborde également les épreuves personnelles qui ont marqué son parcours. Selon sa présentation, Ahmed Thiam revient sur le décès de son père, survenu quelques mois après son arrivée au Canada, puis sur les pertes successives de deux de ses grands frères et de sa nièce. La famille, la foi, l'amitié ainsi que la communauté mouride occupent une place importante dans ce témoignage.

En partageant son histoire, l'auteur souhaite s'adresser « principalement à la jeunesse, notamment africaine, et à toutes les personnes qui aspirent à se dépasser ». Son parcours devient ainsi un véhicule de transmission des leçons apprises au fil de ses expériences et des obstacles surmontés.

« Mon message est simple : nos origines ne déterminent pas nos limites, et la persévérance peut transformer les rêves les plus audacieux en réalités », affirme-t-il.

À travers De Thiès au Québec, Ahmed Thiam livre un récit personnel tout en rendant hommage aux personnes qui ont marqué son chemin. Une manière de préserver la mémoire de son parcours et de transmettre son expérience à celles et ceux qui construisent aujourd'hui le leur.

Khady Samb

À NANTES, LE KHALIFE THIERNO AMADOU BA APPELLE À FAIRE DE LA FOI UN CHEMIN VERS LA PAIX

En déplacement à Nantes dans le cadre de sa tournée européenne, le khalife Thierno Amadou Ba, président de l'ONG Fawzi Wanadiaty, a placé le dialogue, la fraternité et la solidarité au centre de son message. Invité par Soko Soko, président de l'association Les Bénévoles d'Afrique, il a notamment dirigé, vendredi soir, le khadara jummah organisé par le Dahira tidiane de Nantes, avant de participer à une conférence consacrée à la diplomatie religieuse et à la construction d'une société pacifique et solidaire.



À Nantes, la venue du khalife Thierno Amadou Ba dépasse le cadre d'une simple visite religieuse. Elle porte une réflexion sur la place de la foi dans la société, le rôle des responsables religieux dans le rapprochement des communautés et la nécessité de donner à la solidarité une traduction concrète. Dans une période où les tensions identitaires et les incompréhensions fragilisent parfois le vivre-ensemble, son message invite à revenir à l'essentiel : apprendre à se connaître, accepter les différences et préserver ce qui unit les hommes.

La soirée du vendredi 30 octobre a été marquée par le khadara jummah dirigé par le khalife à l'occasion d'un rassemblement organisé par le Dahira tidiane de Nantes. Ce moment de spiritualité a réuni les fidèles autour de la prière et du recueillement. Au-delà de sa dimension religieuse, cette rencontre rappelle le rôle que jouent les dahiras dans la vie des Sénégalais établis à l'étranger. Lieux de transmission spirituelle, de solidarité et de préservation des liens avec le pays d'origine, ils contribuent également à maintenir une cohésion communautaire, à accompagner les familles et à soutenir les personnes en difficulté.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la démarche portée par Thierno Amadou Ba, dont le déplacement à Nantes accorde une place particulière au dialogue entre les traditions religieuses et les acteurs de la société.

Le samedi 31 octobre, une conférence organisée autour du thème « Diplomatie religieuse : construction d'une société pacifique et solidaire » doit permettre d'approfondir cette réflexion. Initiée par Soko Soko et l'association Les Bénévoles d'Afrique, la rencontre réunit des responsables associatifs, des représentants institutionnels et des personnalités religieuses autour d'une question qui dépasse les appartenances confessionnelles : comment faire de nos différences une richesse plutôt qu'une source de division ?

Dans son discours, Thierno Amadou Ba défend une conception de la diplomatie religieuse fondée sur le dialogue, la médiation et la coopération. Il ne s'agit ni d'imposer une croyance ni d'effacer les différences entre les traditions. L'enjeu est de mobiliser les valeurs humaines et spirituelles pour rapprocher les personnes, prévenir les conflits et rechercher des réponses communes aux difficultés de la société.

Cette distinction est importante. Le dialogue interreligieux permet aux croyants de traditions différentes de mieux se connaître et de se comprendre. La diplomatie religieuse, elle, ambitionne de transformer cette connaissance mutuelle en actions capables de produire des résultats sur le terrain. Lorsqu'un désaccord menace de diviser une communauté, les responsables religieux peuvent contribuer à rétablir la confiance. Face à une famille en difficulté, les associations peuvent organiser l'entraide. La paix se construit aussi dans la manière d'écouter son voisin, de gérer un désaccord et de refuser que les différences deviennent des motifs de rejet.

Pour le khalife, la paix ne saurait être réduite à la simple absence de conflits. Une société peut sembler tranquille tout en étant traversée par des injustices, des exclusions et des frustrations. Son approche accorde ainsi une place importante à la dignité humaine, à la justice et au respect des droits. Elle appelle également à regarder avec attention la situation des jeunes, des migrants et des familles confrontées à la précarité.

L'isolement, les discriminations et le manque de perspectives peuvent éloigner certaines personnes de la vie collective. Face à ces réalités, les responsables religieux et associatifs disposent d'une capacité d'écoute et d'une proximité qui peuvent faire la différence. Mais leur action ne peut être pleinement efficace que si elle s'articule avec celle des collectivités, des institutions et des professionnels.

À Nantes, la présence de responsables religieux issus de différentes traditions donne un relief particulier à cette réflexion. Le programme de la rencontre prévoit notamment la participation de l'abbé Sébastien, recteur de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, et du cheikh Belgacem, imam principal de la mosquée de Malakoff, aux côtés d'autres acteurs engagés dans la vie associative et spirituelle. Leur rencontre rappelle une évidence trop souvent mise à l'épreuve : les différences de croyance n'empêchent ni le respect ni la coopération. Elles peuvent même devenir une source d'enrichissement lorsqu'elles s'accompagnent d'une volonté sincère de se comprendre.

Le discours de Thierno Amadou Ba fait également référence aux actions de solidarité menées à Bambilor, au Sénégal, à l'occasion d'un récent déplacement de l'association Les Bénévoles d'Afrique. Cette initiative illustre, selon lui, la nécessité de traduire les valeurs de fraternité en gestes utiles aux populations.

Le lien entre Nantes et Bambilor donne une dimension particulière à cette démarche. Il rappelle que les solidarités construites au sein de la diaspora peuvent dépasser les frontières et contribuer à des initiatives en faveur des populations restées au pays. Grâce à leur connaissance des réalités locales, à leurs réseaux et à l'engagement de leurs membres, les associations africaines établies en Europe peuvent faciliter la mobilisation de ressources, accompagner des projets et créer des passerelles entre les territoires.

Mais la solidarité ne peut durablement reposer sur la seule bonne volonté. Elle exige une organisation, des objectifs clairement définis et une attention constante aux besoins des personnes concernées.

C'est pourquoi le khalife souhaite que la rencontre de Nantes ne reste pas un rendez-vous isolé. Parmi les pistes qu'il avance figurent la création d'un cadre de dialogue régulier réunissant responsables religieux, associations, chercheurs et représentants institutionnels, ainsi que le développement de projets en faveur de la jeunesse, de l'éducation et de l'accompagnement des familles. Il évoque également la possibilité de renforcer les liens entre Nantes et Bambilor afin de favoriser les échanges d'expériences et de faire émerger des actions communes. Cette volonté de passer de la parole aux actes constitue l'un des fils conducteurs de son intervention.

Le khalife aborde aussi les transformations liées aux réseaux sociaux et à l'intelligence artificielle. Ces outils permettent de diffuser rapidement des informations, de rapprocher des communautés éloignées et de donner davantage de visibilité aux initiatives solidaires. Mais leur utilisation peut également alimenter les divisions lorsque les fausses informations et les discours de haine circulent sans contrôle.

Dans ce contexte, les responsables religieux, les associations et les familles ont un rôle à jouer dans l'éducation des jeunes à un usage responsable du numérique. Vérifier une information avant de la partager, respecter la vie privée et mesurer les conséquences de ses paroles sont autant de gestes qui participent à la préservation de la paix sociale. La technologie ne remplace donc ni la responsabilité individuelle ni la nécessité de se parler. Elle peut servir la fraternité, à condition que ceux qui l'utilisent restent conscients de son influence.

À travers cette tournée européenne et la conférence organisée à Nantes, Thierno Amadou Ba défend une conviction : les religions peuvent contribuer à la construction d'une société plus juste et plus apaisée lorsqu'elles encouragent l'écoute, le respect et le service des autres.

Cette ambition suppose toutefois que le dialogue dépasse le cadre des cérémonies et des rencontres officielles. Les responsables religieux, les associations, les collectivités et les citoyens doivent pouvoir se retrouver régulièrement, identifier les difficultés rencontrées sur le terrain et construire ensemble des réponses adaptées.

Pour la diaspora africaine, cette réflexion trouve un écho particulier. Entre la préservation des traditions, l'éducation des enfants, l'intégration dans les sociétés d'accueil et le maintien des liens avec les pays d'origine, les communautés sont confrontées à des défis qui nécessitent à la fois des repères et des espaces de dialogue. Les dahiras et les associations peuvent contribuer à cet équilibre, à condition de rester ouverts à la coopération et attentifs aux réalités de leur environnement.

À Nantes, le message du khalife Thierno Amadou Ba invite ainsi à regarder la paix comme une responsabilité quotidienne. Une responsabilité qui ne revient pas aux seuls dirigeants ou aux responsables religieux, mais à chacun, dans sa famille, son quartier, son association et sa relation avec les autres.

Car la fraternité ne se proclame pas seulement. Elle se démontre par les actes, par le respect de la dignité humaine et par la volonté de ne laisser personne seul face à ses difficultés. C'est à cette condition que le dialogue peut devenir une véritable force de cohésion et que la solidarité peut dépasser les intentions pour s'inscrire durablement dans la vie des communautés.

Malick Sakho

FORUM SÉNÉGAL–GUANGDONG : L'ASEPEX À LA CONQUÊTE DU MARCHÉ CHINOIS



Le Directeur général de l'Agence sénégalaise de promotion des exportations (ASEPEX), Amadou Diallo, prend part au Forum d'affaires Sénégal–Guangdong, organisé par le Consulat général du Sénégal à Guangzhou, en Chine. Une rencontre destinée à renforcer les échanges économiques et à ouvrir de nouvelles perspectives aux entreprises sénégalaises sur le marché chinois.

La présence de l'ASEPEX à ce rendez-vous s'inscrit dans une dynamique de diversification des débouchés pour les produits sénégalais. Le Guangdong, considéré comme l'un des principaux pôles industriels, commerciaux et économiques de Chine, représente à ce titre un marché stratégique pour le Sénégal.

À travers la participation de son Directeur général, Amadou Diallo, l'ASEPEX entend notamment mettre en avant le potentiel exportable du Sénégal, favoriser l'accès des produits sénégalais au marché chinois et encourager la création de partenariats entre les PME sénégalaises et les entreprises chinoises.

Le forum offre également l'occasion de renforcer les passerelles avec la diaspora sénégalaise établie en Chine, appelée à jouer un rôle important dans le rapprochement entre les acteurs économiques des deux pays. Entre connaissance du marché local, mise en réseau et accompagnement des entrepreneurs, cette diaspora peut constituer un véritable relais pour les entreprises sénégalaises souhaitant se développer en Chine.

Au-delà de la promotion des exportations, l'ambition affichée est aussi d'attirer davantage d'investissements productifs vers le Sénégal et de favoriser le développement de chaînes de valeur capables de générer des emplois et de la richesse sur le territoire national.

La participation de l'ASEPEX au Forum d'affaires Sénégal–Guangdong traduit ainsi une volonté de positionner davantage le « Made in Senegal » sur les marchés internationaux et d'accompagner les entreprises nationales dans la conquête de nouveaux débouchés.

Une diplomatie économique tournée vers l'export

Dans un environnement commercial international particulièrement concurrentiel, le rapprochement avec le Guangdong pourrait offrir de nouvelles perspectives aux producteurs et exportateurs sénégalais. L'enjeu sera désormais de transformer les rencontres et les échanges du forum en partenariats durables, en contrats commerciaux et en opportunités concrètes pour les entreprises sénégalaises.

Une démarche qui rejoint la mission de l'ASEPEX : promouvoir les exportations sénégalaises, conquérir de nouveaux marchés et renforcer la présence économique du Sénégal dans le monde.

Falilou Thiane

COOPÉRATION SÉNÉGAL-CHINE : LE FONGIP PROMEUT LE FOGARISE AUPRÈS DE LA DIASPORA

Le 23 octobre 2026, à l'occasion du Forum d'affaires Sénégal-Guangdong, organisé en Chine, le Fonds de garantie des investissements prioritaires (FONGIP), représenté par son administratrice générale, Mme Ndèye Fatou Mbodj Diattara, a présenté le FOGARISE, un dispositif destiné à faciliter le financement des projets d'investissement des Sénégalais de l'extérieur.

Grâce à un mécanisme de co-garantie, ce fonds peut accompagner des projets à hauteur de plus de 500 millions de FCFA. Cette initiative vise à mobiliser le potentiel entrepreneurial de la diaspora sénégalaise et à encourager les investissements productifs au Sénégal, notamment depuis la province du Guangdong, qui abrite une importante communauté sénégalaise en Chine.

Bruxelles : Khouraichi Tiam présente «La Force des Systèmes»





Le vendredi 13 novembre 2026, à partir de 18 heures, le Centre Sakura, à Ganshoren (Bruxelles), accueillera une soirée de présentation de la trilogie « La Force des Systèmes », portée par l'auteur Khouraichi Tiam.

Placée sous le signe du partage et de l'apprentissage, cette rencontre mettra à l'honneur les deux premiers tomes : « Moi – Le système anti-surcharge », consacré à l'organisation personnelle et à la gestion des priorités, et « Nous – Le système anti-désorganisation », qui propose une réflexion sur la structuration des équipes et l'efficacité collective.

Au programme : présentation des ouvrages, mini-atelier interactif, échanges avec le public, moment convivial et séance de dédicaces. Une occasion de découvrir des outils concrets pour mieux s'organiser individuellement et renforcer la coopération au sein des équipes.

Pour cette soirée de lancement, les deux tomes seront proposés au tarif spécial de 32 euros.

Informations pratiques : vendredi 13 novembre 2026 à 18 h, Centre Sakura, rue Georges Simpson 54, 1083 Ganshoren (Bruxelles). Confirmation de présence par SMS ou WhatsApp au 0492 08 06 65 ou au 0486 02 37 84.

Saint-Louis affiche ses ambitions et renforce son rayonnement international



La deuxième journée du 18e Congrès mondial de l'Organisation des Villes du Patrimoine Mondial (OVPM) a été marquée par une participation remarquée de la délégation de Saint-Louis, conduite par le Maire, Dr Amadou Mansour Faye.

À l'occasion de l'Assemblée générale, le Maire a officiellement annoncé la candidature de Saint-Louis au Conseil d'administration de l'OVPM. Une ambition forte qui traduit la volonté de la ville de contribuer davantage aux orientations stratégiques de l'organisation, tout en portant la voix des villes africaines dans les instances internationales de gouvernance du patrimoine mondial.

Dans l'après-midi, intervenant au symposium consacré au Nouveau Projet Urbain de l'OVPM, Dr Amadou Mansour Faye a présenté la vision de Saint-Louis d'une ville patrimoniale résolument tournée vers l'avenir, où la sauvegarde du patrimoine s'articule avec la résilience climatique, la biodiversité, l'amélioration du cadre de vie et le développement économique durable.

En marge des travaux, la délégation saint-louisienne a multiplié les rencontres bilatérales, dans la perspective de consolider les coopérations existantes et d'ouvrir de nouvelles opportunités de partenariat, notamment avec les villes de Marrakech, Bordeaux et Bruxelles. Ces échanges témoignent de la volonté de Saint-Louis de renforcer son ouverture internationale et de développer des collaborations concrètes au service de son territoire.

À travers cette journée riche en échanges et en perspectives, Saint-Louis réaffirme son ambition de devenir une ville de référence en matière de préservation du patrimoine, d'innovation urbaine et de développement durable, tout en jouant un rôle moteur dans la dynamique des villes africaines du patrimoine mondial.

LE CONSULAT MOBILE FACE AUX ATTENTES D'UNE DIASPORA VENUE DE TOUTE LA RÉGION BRETAGNE

La pluie et le vent n'ont pas découragé les Sénégalais de Rennes et des villes environnantes, venus nombreux les 24 et 25 octobre pour accomplir leurs démarches administratives auprès du consulat mobile. À Rennes, au cœur de la Bretagne, ces deux journées ont une nouvelle fois mis en lumière l'importance de la proximité des services consulaires pour une communauté dispersée sur un vaste territoire. En marge de cette opération, la consule générale du Sénégal à Paris, Madame Adama Fall, a rencontré des représentants de la communauté sénégalaise pour un échange direct sur les difficultés rencontrées au quotidien et les attentes à l'égard de l'administration consulaire.



À la Ferme de la Harpe, située au 26, avenue Charles-et-Raymonde-Tillon, les usagers se sont succédé pour obtenir des documents et effectuer différentes formalités. Au-delà de Rennes et de son agglomération, le déplacement a mobilisé des compatriotes venus de plusieurs villes de l'Ouest, notamment Brest, Nantes et Angers, ainsi que d'autres localités de Bretagne et des Pays de la Loire. Pour certains, il a fallu parcourir plusieurs centaines de kilomètres, avec les contraintes de transport, les conditions météorologiques et l'organisation personnelle que suppose une telle démarche. Mais lorsque les services consulaires se rapprochent des ressortissants, beaucoup saisissent l'occasion, conscients de la difficulté que représente un déplacement jusqu'à Paris.

Cette présence sur le terrain a également été l'occasion d'un temps d'échange entre la cheffe de la représentation consulaire et plusieurs acteurs de la communauté. Autour de Madame Adama Fall se trouvaient notamment l'imam Dicko, de la mosquée de Rennes, Serigne Mor Diop, représentant du dahira tidiane, ainsi que plusieurs membres d'associations sénégalaises. Les discussions ont porté sur des préoccupations concrètes : l'accompagnement social des compatriotes, les difficultés rencontrées par les étudiants, la possibilité de disposer à terme d'une présence consulaire permanente à Rennes, mais aussi la visibilité des activités du consulat et la réactivité de ses services.

Derrière ces préoccupations se dessine une même exigence : celle d'une administration plus accessible, capable de répondre aux besoins d'une diaspora dont les réalités ont considérablement évolué. Pour les Sénégalais installés en Bretagne, l'éloignement de Paris demeure une contrainte, particulièrement lorsqu'il s'agit de formalités qui nécessitent une présence physique ou lorsque des situations personnelles urgentes exigent une réponse rapide. La question d'un consulat à Rennes, régulièrement évoquée par les membres de la communauté, s'inscrit dans cette recherche de proximité. Elle témoigne aussi du poids démographique et de l'organisation progressive des communautés sénégalaises dans les territoires de l'Ouest.

Prenant la parole, Madame Adama Fall a d'abord remercié les participants pour leur présence et leur disponibilité. Elle a particulièrement salué le travail de l'Association des ressortissants sénégalais de Rennes (ARSER), qui a organisé et coordonné les deux journées de consulat mobile. Cette reconnaissance souligne le rôle des associations dans la mobilisation des ressortissants, la diffusion des informations et la facilitation du dialogue entre la communauté et les autorités consulaires.

La consule générale n'a toutefois pas éludé les difficultés liées à la charge de travail de ses services. Pour illustrer l'ampleur des tâches qui leur incombent, elle a évoqué le traitement d'environ 7 000 naissances par an, assuré, selon ses explications, par seulement quatre agents. Un exemple qui donne la mesure des sollicitations auxquelles le consulat général de Paris doit faire face, au service des Sénégalais établis dans sa circonscription. Cette pression administrative contribue à expliquer certaines lenteurs dénoncées par les usagers, sans pour autant faire disparaître leurs attentes en matière de qualité et de rapidité du service public.

Sur ce point, Madame Fall a indiqué que des évolutions étaient en cours pour améliorer le fonctionnement des services. Le processus de dématérialisation des démarches consulaires doit contribuer à alléger certaines contraintes, tandis qu'un serveur vocal interactif, ou SVI, est en cours de déploiement afin de faciliter l'orientation et l'accès aux informations.

L'objectif est notamment de mieux gérer les sollicitations, d'améliorer la communication avec les usagers et de réduire les difficultés liées aux demandes répétées. Pour les ressortissants, l'enjeu sera de pouvoir mesurer concrètement les effets de ces dispositifs sur les délais de traitement et la qualité de l'accueil.

La question de la prise en charge des dépouilles en cas de décès a également été abordée. Dans ces circonstances particulièrement douloureuses, les familles peuvent se retrouver confrontées à des dépenses importantes et à des démarches complexes pour organiser le rapatriement vers le Sénégal. Madame Adama Fall a conseillé aux ressortissants et aux associations de souscrire à des assurances adaptées, afin d'anticiper ces situations et d'éviter que les proches ne soient seuls face à une charge financière difficile à supporter. Le sujet rappelle l'importance des mécanismes de solidarité communautaire, mais aussi la nécessité pour chacun de s'informer sur les garanties offertes par les contrats d'assurance.

Les préoccupations des étudiants ont, elles aussi, occupé une place importante dans les échanges. La question des conventions de logement entre les CROUS et les étudiants sénégalais a notamment été soulevée. Sur ce dossier, la consule générale a promis de se rapprocher des services compétents afin d'examiner les possibilités existantes. Dans une région universitaire comme la Bretagne, où Rennes accueille de nombreux étudiants, l'accès au logement reste un enjeu majeur pour les jeunes étrangers, dont certains doivent concilier études, démarches administratives et contraintes financières. Une meilleure connaissance des dispositifs disponibles et une coordination entre les interlocuteurs concernés pourraient contribuer à faciliter leur parcours.

Au fil de la rencontre, un autre besoin s'est affirmé : celui d'une communication plus régulière entre le consulat et les Sénégalais de l'extérieur. Pour les associations, les responsables religieux et les simples usagers, disposer d'informations claires sur les dates des opérations consulaires, les documents à fournir, les procédures et les délais permettrait de mieux préparer les démarches et d'éviter des déplacements inutiles.

La présence de représentants associatifs et religieux à cette rencontre témoigne de leur rôle dans la transmission de ces informations, au plus près des familles. Ces deux journées à Rennes auront ainsi dépassé le seul cadre des formalités administratives. Elles ont constitué un espace de dialogue entre une administration confrontée à une forte demande et une communauté qui souhaite être davantage entendue, accompagnée et informée. Le déplacement des Sénégalais venus de Brest, Nantes, Angers et d'autres villes de l'Ouest, malgré la pluie et le vent, illustre à lui seul l'utilité de ces opérations mobiles et l'attente qu'elles suscitent.

Reste désormais à transformer les préoccupations exprimées en avancées concrètes. L'amélioration de l'accueil, la réduction des lenteurs, l'accompagnement des étudiants, la prise en compte des urgences sociales et le renforcement de la communication constituent autant de chantiers sur lesquels les usagers attendent des résultats. Quant à la perspective d'une présence consulaire à Rennes, elle demeure une question importante pour les ressortissants de Bretagne et des territoires voisins, pour lesquels la proximité administrative n'est pas un simple confort, mais une nécessité.

En allant à la rencontre de la communauté, Madame Adama Fall a ouvert un espace d'échange où les contraintes de l'administration ont pu être exposées sans effacer les difficultés vécues par les usagers. Entre attentes légitimes et moyens disponibles, le défi reste celui d'un service consulaire plus proche, plus lisible et plus réactif, à la hauteur des besoins d'une diaspora sénégalaise solidement ancrée dans l'Ouest de la France.

Malick sakho



EN BREF ... EN BREF ...

VISITE : L'ambassadeur du Sénégal en France de passage à Trélazé



Baye Moctar Diop, ambassadeur du Sénégal en France, a effectué une visite de courtoisie à Trélazé, mardi 20 octobre. Accueilli à l'hôtel de ville par le maire, Lamine Naham, et sa première adjointe Véronique Pineau, le diplomate a découvert plusieurs équipements emblématiques.
La visite a débuté à Arena Loire, dont il a salué la qualité et la modularité. En observant les affiches des précédentes éditions du Festival de Trélazé, il a même promis de revenir assister à une prochaine édition. Le maire lui a ensuite présenté les grandes lignes de la politique culturelle municipale avant de l'accompagner à l'Espace d'art contemporain des Anciennes Écuries. L'ambassadeur y a découvert les œuvres exposées dans le cadre du 35e Salon 49 Regards.
L'après-midi, la délégation s'est rendue au complexe sportif de la Goducière.
Évoquant la jeunesse sénégalaise et les difficultés d'accès à l'enseignement, Baye Moctar Diop s'est montré attentif aux actions menées auprès des jeunes Trélazéens.
Il a notamment apprécié l'engagement des clubs accueillant des enfants pendant les vacances scolaires dans le cadre de stages de handball et de gymnastique.
De retour à l'hôtel de ville, les échanges ont porté sur plusieurs pistes de coopération internationale. Des projets permettant à la jeunesse trélazéenne de participer à des chantiers de découverte à l'étranger ont notamment été évoqués.
Au terme de cette rencontre, le maire et l'ambassadeur ont convenu de poursuivre leurs échanges afin de faire émerger de futures collaborations entre Trélazé et le Sénégal.

Courrier de l'Ouest

AUDIENCE : La culture au service de la paix et de la cohésion sociale

Le Président de la République, Chef de l'État Abdourahmane Thiani, a accordé, ce mercredi 21 octobre 2026, une audience à la célèbre artiste sénégalaise Coumba Gawlo Seck.
Au cours de cette rencontre, l'artiste a renouvelé son attachement au Niger, qu'elle considère comme son pays de cœur, tout en réaffirmant sa volonté de contribuer, à travers la culture et la musique, à la promotion de la paix et au développement.
Je salue cette démarche porteuse de sens, ainsi que l'engagement des artistes Nigériens et Africains qui font de leur talent un puissant vecteur de rapprochement entre les peuples, de consolidation de l'unité nationale et de renforcement de la cohésion sociale.
La culture est bien plus qu'un moyen d'expression : elle est une force de rassemblement, un instrument de dialogue et un levier essentiel de la Refondation nationale.
En mobilisant les consciences et en rapprochant les communautés, les artistes contribuent à bâtir une société plus unie, plus solidaire et résolument tournée vers la paix.

BAMBA TOUBA NIANG : DE MARCHAND AMBULANT EN ARGENTINE À BOXEUR PROFESSIONNEL

Parti en Argentine en 2015 pour gagner sa vie grâce au commerce ambulant, Bamba Touba Niang n'imaginait certainement pas que ce pays deviendrait le théâtre de son ascension dans le monde de la boxe. Aujourd'hui surnommé « Le Mamba », le boxeur sénégalais s'est construit un parcours remarquable, porté par la détermination, le courage et la passion.

Tous les parcours inspirants ne commencent pas sur un ring. Celui de Bamba Touba Niang en est une belle illustration. Lorsqu'il quitte le Sénégal en 2015 pour rejoindre l'Argentine, son objectif est avant tout professionnel : travailler, subvenir à ses besoins et construire son avenir. À cette époque, la boxe ne figure pas encore parmi ses projets de vie.
Pourtant, le destin lui réserve une autre trajectoire. Passionné de sport depuis son enfance au Sénégal, il finit par faire une rencontre qui va profondément changer son existence. Un ami, prénommé Allan, lui présente son père, entraîneur de boxe. Une opportunité inattendue qui lui ouvre les portes d'un univers qu'il ne connaissait jusque-là que de loin.

« J'étais parti en Argentine pour faire du marchand ambulant », confie-t-il. Au départ, son entourage ne croit pas véritablement à ses ambitions sportives. Même son futur entraîneur se montre réticent, convaincu que le jeune Sénégalais aura du mal à réussir dans cette discipline exigeante. Mais Bamba Touba Niang ne renonce pas. Il s'accroche, apprend et transforme progressivement cette découverte en véritable projet professionnel.
"J'ai toujours aimé sport même quand j'étais au Sénégal mais la vérité est que j'étais parti en Argentine pour travailler. Mais un jour un ami appelé Allan m'a fait savoir que son père était entraîneur de boxe. Quand je l'ai rencontré je lui ai dit que je voulais faire de la boxe. Il m'a permis d'essayer et au bout d'un moment je lui ait dit que je voulais faire carrière dans la boxe. Au début il a refusé car il pensait que je ne pourrais pas réussir…" raconte t-il.



Du ring amateur à la boxe professionnelle

Après plusieurs années de préparation, le Sénégalais franchit une première étape importante entre 2021 et 2023, période durant laquelle il évolue dans la catégorie amateur. Deux années d'apprentissage qui lui permettent de développer sa technique, son endurance et son mental.
En novembre 2024, il passe professionnel et dispute son premier combat face à Hector Torres. Pour une première expérience à ce niveau, il frappe fort : il remporte la confrontation par KO technique dès le premier round.
Depuis, le surnom de « Mamba » commence à s'imposer sur les rings sud-américains, particulièrement en Argentine, où il poursuit sa progression. Son palmarès affiche alors 11 victoires, 2 défaites et 1 match nul, témoignant d'une carrière déjà riche en expériences.

Une histoire de détermination et de dépassement de soi

Au-delà des statistiques et des performances sportives, le parcours de Bamba Touba Niang raconte une histoire humaine. Celle d'un jeune Sénégalais parti à l'étranger avec un projet professionnel qui, au fil des rencontres et des circonstances, a découvert une vocation inattendue.
Son itinéraire rappelle que les chemins de la réussite ne sont pas toujours tracés à l'avance. Parfois, une rencontre, une occasion ou une simple décision suffit à faire basculer une destinée.
De marchand ambulant en Argentine à boxeur professionnel reconnu sur les rings sud-américains, Bamba Touba Niang incarne cette capacité à transformer les imprévus en opportunités. Son histoire est aussi un message adressé à la jeunesse et à la diaspora africaine : croire en ses capacités, saisir les occasions et ne jamais abandonner ses ambitions.
Une chose est certaine : le Mamba n'a pas encore terminé son combat. Et son parcours pourrait bien inspirer d'autres talents sénégalais à poursuivre leurs rêves, même loin de leur terre natale.

Falilou Thiane
Source : Wiwsport

ET SI UN CONTRAT CRÉATIF DEVENAIT DU CAPITAL ?

Musique, cinéma, mode, design : la créativité africaine rayonne bien au-delà du continent. Mais ceux qui la font vivre butent sur un mur très concret : l'argent.

On vante volontiers la créativité africaine. De Dakar à Lagos, de Lomé à Abidjan, une jeunesse inventive irrigue l'imaginaire mondial. Derrière les scènes internationales et les vidéos virales, la réalité est plus rude.

Prenez une réalisatrice de Lomé. Elle vient de décrocher la production d'un documentaire. Le contrat est signé, le client est sérieux. Mais il y a les techniciens à payer, le matériel à louer, les déplacements à organiser. Et le client ne réglera que dans trois mois. Elle a du travail, elle n'a pas de trésorerie. Alors elle pousse la porte d'une banque. On lui demande une garantie foncière. Elle n'en a pas. Le dossier s'arrête là.

Ce refus ne dit rien de son talent. Il dit tout de la façon dont on mesure la valeur. Une banque sait évaluer un terrain, un camion, une machine. Elle ne sait pas évaluer un contrat de cession, un droit de diffusion ou une promesse de subvention. Ces actifs-là restent invisibles à ses grilles d'analyse.

Un mur plus large que la culture

Selon l'IFC, le déficit de financement des PME d'Afrique subsaharienne atteint environ 331 milliards de dollars (estimation de 2018). Le chiffre ne vise pas la culture, mais il donne la mesure du mur auquel se heurtent les petites entreprises du continent.

Dans la création, ce mur est cruel car on peut gagner un marché sans avoir les moyens de le réaliser. Entre la signature et le paiement, il faut tout avancer, salaires, équipements, prestataires. Et le talent n'y change rien. Selon l'UNESCO (2026), 40 % des travailleurs des industries culturelles et créatives gagnent moins que le salaire minimum de leur pays. Le chiffre est mondial, mais il rappelle qu'un secteur qui brille ne garantit ni revenus décents ni sécurité.

Et si un contrat valait de l'argent ?

C'est le pari de Culture On The MOove. Notre conviction tient en une phrase. Ce qu'un créatif a déjà signé a de la valeur, et cette valeur peut se mesurer.

Nous avançons en deux temps. D'abord, nous aidons les entrepreneurs culturels à repérer des financements, à monter des dossiers solides et à documenter leur activité. Ensuite, nous avançons la trésorerie nécessaire pour exécuter un contrat vérifié. Le créateur signe, nous contrôlons les documents, les conditions de paiement et la solidité du client, puis nous finançons. Le client paie à l'échéance, l'avance est remboursée. Le tout dans le cadre de la cession de créances prévue par le droit OHADA, avec des partenaires financiers agréés.

La confiance avant l'algorithme

Nous développons aussi un outil d'analyse du risque. Son but est de rendre l'évaluation plus structurée, plus traçable et, à terme, plus reproductible. La technologie aide à mieux percevoir le risque mais ne la supprime pas.

La confiance est également essentielle. Les premiers dossiers demandent un vrai travail de vérification et un accompagnement rapproché. Les hubs créatifs, les incubateurs et les associations professionnelles sont nos relais de terrain. Et le cadre juridique compte autant que la technique puisque financer un contrat suppose une analyse au cas par cas.

Changer de regard et faire de la culture un investissement d'avenir

Les créatifs africains n'ont pas seulement besoin de visibilité, de reconnaissance ou de nouveaux marchés. Ils ont aussi besoin de solutions de financement adaptées à la réalité de leur activité. Car un contrat signé, une commande confirmée ou un droit de diffusion constituent une valeur économique qu'il faut pouvoir mobiliser.

C'est l'ambition de Culture On The MOove de contribuer à transformer le potentiel créatif africain en activités économiques viables, en entreprises plus solides et en emplois durables. Derrière chaque œuvre, chaque spectacle et chaque production, il existe une chaîne de valeur qui mérite d'être mieux financée et développée.

Pour les États africains, l'enjeu dépasse largement le soutien aux artistes. La culture fait vivre des entreprises, crée des emplois, stimule l'entrepreneuriat et contribue au rayonnement des territoires. Lorsqu'elle est accompagnée de politiques adaptées et de mécanismes de financement efficaces, elle peut devenir un véritable moteur de croissance. Négliger son potentiel économique, c'est se priver d'une source de richesse, d'innovation et d'opportunités pour les populations.

L'Afrique ne doit donc pas seulement chercher à faire rayonner ses talents à l'international. Elle doit aussi créer les conditions pour que ceux qui produisent cette richesse puissent financer leur activité, développer leurs entreprises et en conserver une part plus importante de la valeur.

Le lien vers la plateforme : https://cotm.app/

Par Hevi Joël Komlan Senam
Fondateur de Culture On The MOove

« AFRIC'ART PROGRESS : NOTRE RÉUSSITE PARTAGÉE AVEC UN VASTE RÉSEAU OUVRE DES PORTES AUX ARTISTES DU CINÉMA »

Binetou Faye, réalisatrice et productrice sénégalaise, a créé il y a cinq ans une structure pilotée à partir de Paris. Fort du succès de l'initiative et de ses impacts mesurables, Afric'Art Progress envisage d'installer son siège et de créer des équipements culturels à Ngaparou d'ici trois ans.

Diaspora Actu : pourquoi avoir créé Afric'Art Progress ?

Binetou Faye : je suis partie du constat que plusieurs projets sont ajournés faute de préparation suffisante en amont pour les présenter convenablement dans les commissions qui octroient des bourses, des invitations en résidence ou la possibilité d'un mentorat. Afric'Art Progress apporte une vraie plus-value en matière d'accompagnement des créateurs/créatrices de la filière Cinéma et de formation.

Cinq ans après voir formalisé cette ambition, vous proposez quatre dispositifs d'accompagnement. Les bénéficiaires retenus décrochent rapidement de nouvelles opportunités suite aux rencontres que vous organisez. Qu'est-ce qui vous surprend le plus ?

J'invite à aller voir ces dispositifs sur le site Afric'Art Progress, ainsi que les témoignages des candidat.e.s dont nous valorisons le potentiel. Dix boursiers Afric'Art Progress étudient en ce moment le cinéma à Paris, alors que notre projet de départ était juste une envie d'agir partagée avec un groupe d'amis. Je suis surprise par la vitesse à laquelle Afric'Art Progress se développe et participe à une meilleure capacité de création des talents du continent. Cela relève d'une forme d'exploit.

Vous accompagnez l'émergence, le développement de capacités, la réflexion de chacun sur ses choix en matière artistique. Vous atteignez vos objectifs avec l'appui d'un réseau qui apporte une vraie crédibilité et une légitimité à Afric'Art Progress. L'enjeu est-il de défendre le cinéma africain ?

Notre force vient en partie de la reconnaissance dont nous bénéficions dans ce réseau professionnel mondial. C'est le meilleur retour sur investissement et le meilleur booster pour aller encore plus loin, ensemble. Nous sommes une petite structure avec peu de personnel, mais nous fonctionnons comme les grands organismes. Cette année, nous avons mobilisé 43 experts internationaux. Depuis 2024, nous avons formé 24 femmes, 12 compositeurs et compositrices. Nous préparons l'accueil de la nouvelle promotion de Kim'Art Sound qui se déroulera sur dix jours en novembre. Le cinéma africain est en train de se faire



tout seul, il n'a pas besoin de se défendre. Le plus important pour moi, c'est que ces auteurs et compositeurs prennent conscience de leur responsabilité socio-politique. L'enjeu, c'est d'abord d'être juste par rapport à ses propres convictions.

Est-ce la raison pour laquelle vous misez également sur la matière sonore et pas uniquement sur le langage de l'image et le récit narratif ?

Kim'Art Sound a été lancé à Dakar en 2025. Nous serons bientôt à Ngaparou pour la 2è édition avec cet immense artiste sénégalais qu'est Wasis Diop. Nous avons étudié 70 candidatures venues de 16 pays. Le profil des 12 lauréats de l'appel à candidature, dont 3 femmes, montre qu'il y a du niveau. C'est stimulant, mais c'est aussi un vrai challenge. La plupart de nos auteurs de cinéma écrivent sans penser à la musique, ou cette préoccupation vient très tard dans le processus de création, or écrire en pensant au son aide à poser des choix, à orienter le travail de conception de l'univers, des personnages et des scènes qui seront portés à l'écran.

Vous avez un gros chantier en perspective dans un futur proche. Vous avez choisi de faire de Ngaparou l'épicentre de votre activité. Vous allez y consacrer beaucoup d'énergie d'ici 2030. Quelle est la stratégie d'Afric'Art Progress à travers ce projet d'équipement ?

Nous voulons créer notre siège à Ngaparou, avec des studios de post-production, des espaces d'enregistrement pour les compositeurs, une salle de conférence, une salle de projection. Dakar est trop saturé, il s'y passe tellement d'événements. Pourquoi ne pas se décentraliser et penser à d'autres populations, à la jeunesse ? Afric'Art Progress pourra y promouvoir les valeurs qui sont au cœur de notre projet, avec les artistes pour qui ce cadre privilégié propice au travail et à la rencontre sera une motivation supplémentaire pour partager le meilleur de leurs ressources et apprendre des autres.

https://africartprogress.com/fr/

Entretien : Françoise Ramel

WEBINAIRE FRANCOPHONE « NOUVEAUX RÉCITS DU MONDE »



Lucia Alcàntera Reina, architecte bénévole, Terrachidia - Oasis Campus à M'hamid El Ghizlane (Maroc)

Mercredi 21 octobre s'est tenu un webinaire francophone intitulé « Nouveaux récits du monde » organisé par l'association bretonne TIMILIN dans le cadre des 70 ans de la Fédération Française des Clubs UNESCO. Cette rencontre tenait lieu de lancement international du festival Bideew (Sénégal). Environ 70 personnes ont suivi les interventions portant sur des sujet de Recherche en Sciences humaines et deux cas concrets d'innovations inspirantes : Culture On The MOove et Oasis Campus, action exemplaire conduite dans différentes localités rurales au Maroc et en Mauritanie par l'ONG Terrachidia (Espagne) depuis plus de dix ans.

Voici ce que retiennent de l'expérience deux professionnels de la Culture et le poète Eliphen Jean, créateur de l'Académie de l'Infini, connecté depuis Cap-Haïtien.

Le prochain webinaire « Nouveaux récits du monde » aura lieu le 5 mai 2027 à l'occasion de la Journée mondiale du patrimoine africain.

NITIEMA S. René, étudiant en Master 2 Gestion du patrimoine culturel à l'Université Senghor à Alexandrie (Egypte)

Ma participation au webinaire « Nouveaux Récits du Monde » a été une expérience particulièrement enrichissante, tant sur le plan intellectuel qu'humain. J'ai souhaité prendre part à cette rencontre pour confronter mes réflexions à celles d'acteurs, de chercheurs et de professionnels engagés dans les domaines de la culture, du patrimoine et du développement, mais aussi pour découvrir de nouvelles approches face aux défis auxquels nos sociétés sont confrontées.

Les différentes interventions m'ont particulièrement marqué par la diversité des perspectives abordées : la visibilité du patrimoine culturel africain à l'ère de l'intelligence artificielle, la capacité des artistes à créer et à résister en contexte de violence, l'accès des femmes au foncier ou encore la transmission des savoir-faire traditionnels au service du développement local. Ces échanges m'ont conforté dans une conviction profonde : la culture n'est pas seulement un héritage à préserver, elle est également une ressource vivante pour construire la résilience, renforcer la cohésion sociale et imaginer de nouvelles voies de développement.

En tant qu'étudiant en gestion du patrimoine culturel et professionnel du secteur culturel burkinabè, cette expérience nourrit particulièrement ma réflexion sur les enjeux de sauvegarde et de valorisation du patrimoine dans les contextes de crise, notamment au Sahel. Elle m'invite à dépasser une approche strictement conservatoire du patrimoine pour mieux prendre en compte les communautés, leurs savoirs, leurs capacités d'action et leur contribution à la reconstruction du lien social.

Au-delà des connaissances acquises, ce webinaire m'a offert une ouverture sur des expériences inspirantes, des perspectives de collaboration et une autre manière d'envisager le dialogue entre culture, innovation et développement. J'en retiens surtout la nécessité de faire émerger des récits qui donnent toute leur place aux communautés africaines, à leurs initiatives et à leurs capacités à transformer les difficultés en opportunités.

Je remercie les organisateurs et les intervenants pour cette initiative qui rappelle que raconter autrement le monde, c'est aussi contribuer à le transformer.

Yakobo Kabwende James

En tant que chercheur, bibliothécaire universitaire en RDC, participer à ce webinaire représente une démarche scientifique profondément vitale. Dans une région comme le Sud-Kivu, meurtrie et décimée par la guerre, la question des récits n'est pas un simple exercice théorique. Elle est le canal par lequel nous affirmons notre existence, notre résilience et la continuité de notre pensée académique face au calvaire quotidien.

Avant la rencontre, mes attentes étaient claires: je cherchais à comprendre comment la recherche scientifique portée par des voix et des créateurs africains peut s'affranchir des cadres rigides pour raconter le monde autrement. J'espérais trouver des méthodologies innovantes pour lier la préservation de notre patrimoine culturel immatériel aux nouvelles technologies et observer comment d'autres chercheurs transforment les traumatismes territoriaux en dynamique de transmission. J'attendais des outils pour documenter et légitimer la pluralité culturelle à partir de nos propres réalités de terrain.

Ce que ce webinaire m'a apporté est immense, malgré les perturbations techniques. A Bukavu, la guerre paralyse notre économie et fragilise nos connexions internet. Ce que j'ai pu capter des échanges a agi comme un puissant catalyseur. Cette rencontre conforte la certitude que nous ne sommes pas isolés. Elle valide l'importance de mon métier de bibliothécaire, en tant que gardien et passeur des récits d'un Congo qui résiste, qui crée. Le parti pris présenté par l'artiste nigérien Ibrahim Yacouba dans son travail de Recherche-Action au cœur d'une zone de conflit a résonné comme un appel à l'action. Il convient de repenser la manière dont nos universités documentent l'histoire immédiate. Découvrir les champs d'exploration de ces doctorants m'apporte un cadre conceptuel pour utiliser le storytelling éthique et la valorisation du patrimoine comme des outils de construction sociale et de paix. La force du témoignage permet de rappeler que même au cœur de la crise humanitaire, la pensée scientifique africaine reste debout, connectée, prête à enrichir les nouveaux récits de notre humanité commune.

Eliphen Jean, poète, créateur des Éditions des Îles et de l'Académie de l'Infini, Haïti

En écoutant les échanges, plusieurs convictions fortes se dégagent. D'abord, cette idée fondamentale portée par l'UNESCO : nos différences culturelles ne sont pas des obstacles, mais nos plus beaux leviers de Paix. Permettre à chaque culture de raconter son histoire, c'est enrichir la grande mémoire du monde.

La guerre ne vise plus seulement des territoires, elle s'en prend à ce que nous avons de plus cher, notre identité et nos traditions. Quand on détruit la culture, c'est toute une civilisation qu'on cherche à étouffer. Pour nous, artistes et auteurs en Haïti, le thème de la création en contexte de crise n'a rien de théorique. Nous le vivons dans notre chair. Continuer à faire œuvre malgré l'insécurité et la précarité, c'est affirmer notre dignité, notre refus de baisser les bras. Et face à cela, l'arrivée de l'intelligence artificielle apporte un vertige nouveau. On ne peut pas ignorer les opportunités, mais on ne peut pas non plus fermer les yeux sur les risques d'uniformisation. La technologie doit soutenir le geste créatif de l'être humain, sans jamais remplacer ce qui fait son âme.

Françoise Ramel

Agenda culturel Novembre Décembre

Jeux Olympiques de la Jeunesse, 31/10-13/11, Dakar

Expo-photo de Federico Ríos Escoba, « Le chemin désespéré », 4/11-4/12, Lille

Période d'inscription du Prix RFI Découvertes jusqu'au 22/11

45è Conférence Marcc Bloch, Maison de l'UNESCO, Paris, 17/11
« L'incomplétude en mouvement : perspectives africaines et pensée de Marc Bloch », par Francis B/Nyamnjoh, historien

Kim'Art Sound
avec Wasis Diop
14-24/11, Ngaparou

Visa for Music, Rabat, 18-21/11

Afriques en vision #6, 26-30/11, Bordeaux

Biennale de Dakar #16, 19/11-19/12

Grande Joute Poétique, 28/11, Bamako

Youth Connect Afrika Summit, Kigali, 25-27/11

Sahel Festival, Niamey-Maradi, 20-29/11
« Voix du Sahel : pour la Paix et le Vivre ensemble »

Festival International du Film Transsaharien, Zagora, 6-11/12

Résidence de création organisée par le Musée Virtuel de Guinée, 1/11-23/12

Festival itinérant Africolor #38, Seine-Saint-Denis, 27/11-24/12

Rencontres Coopératives pour une Paix Durable #3, Toulouse, 10-13/12

Salon professionnel et Victoires de la Musique guinéenne, Conakry, 15-18/12

Diaspora d'Or, Bruz, 19/12

Festival Hip Hop du Sahel #3, Bamako, 24-26/12

Africa Tour, Dakar, 25/12

Inauguration des nouveaux locaux du consulat du Sénégal, Yvelines, date à venir

ROKIATOU SAGARA, LE PARI DE L'AVICULTURE MALIENNE DEPUIS LE CANADA

À la tête de Guina Avicole, entreprise créée en 2018 à Bamako, Rokiatou Sagara poursuit un projet entrepreneurial qui dépasse les frontières. Entre son engagement professionnel au Canada et la gestion de son entreprise au Mali, elle défend une ambition claire : contribuer au développement de la filière avicole et rendre les œufs et la viande de poulet accessibles au plus grand nombre.



L'entrepreneuriat n'est pas toujours une affaire de frontières. Il arrive qu'un projet prenne racine dans un pays, se développe malgré les difficultés du terrain et continue de grandir à des milliers de kilomètres de son point de départ. Le parcours de Rokiatou Sagara en offre une illustration concrète. Formée à l'université au Mali, cette entrepreneure a choisi de se lancer dans l'aviculture avant de poursuivre ses études supérieures au Canada. Deux pays, deux expériences, mais un même fil conducteur : faire grandir une entreprise capable de répondre à des besoins essentiels de la population malienne.

C'est au lendemain de ses études universitaires qu'elle décide de faire le pari de l'entrepreneuriat. À quelques kilomètres de Bamako, elle acquiert des terrains pour y développer une activité d'élevage. Le projet démarre avec environ 2 000 poules pondeuses. Une première étape qui lui permet de découvrir les exigences d'un secteur où la volonté d'entreprendre ne suffit pas toujours à surmonter les contraintes du quotidien.

L'expérience lui apprend notamment combien la question du transport peut peser sur la rentabilité d'une exploitation. Entre la capitale malienne et les sites d'élevage, les déplacements constituent une difficulté à part entière. Derrière les chiffres et les ambitions, il y a cette réalité que connaissent bien les entrepreneurs agricoles : produire est une chose, acheminer les produits et organiser efficacement son activité en est une autre. Ces premières années lui donnent ainsi une connaissance directe des obstacles auxquels se heurtent les acteurs de l'aviculture au Mali.

En 2018, elle franchit une nouvelle étape avec la création de Guina Avicole. L'entreprise se spécialise dans le secteur avicole et développe progressivement ses activités autour de l'approvisionnement et de la production. Elle assure notamment la production de poussins de chair à Bamako, tout en important des poussins destinés à la ponte ainsi que des œufs à couver. Autant d'activités qui s'inscrivent dans une filière où la disponibilité des intrants et la régularité de l'approvisionnement comptent parmi les enjeux majeurs.

Pour Rokiatou Sagara, cette aventure professionnelle prend une dimension particulière en 2023. Elle choisit alors de partir au Canada afin d'y poursuivre des études supérieures. Ce départ aurait pu signifier une mise entre parenthèses de son projet malien. Il devient plutôt une nouvelle organisation de son parcours. Depuis le Canada, elle continue de travailler dans le domaine de l'éducation tout en maintenant son engagement dans le développement de Guina Avicole.

La solidarité familiale dans la construction et la pérennité d'une initiative entrepreneuriale

La distance impose une autre manière de diriger. Le suivi des activités s'effectue désormais à distance, avec le concours de son frère et de sa sœur, qui occupent respectivement les fonctions de directeur adjoint et de directrice commerciale. Leur participation à la gestion de l'entreprise permet d'assurer la continuité des opérations au Mali, tandis que Rokiatou Sagara poursuit ses objectifs depuis l'étranger. Cette organisation témoigne également de la place que peut prendre la solidarité familiale dans la construction et la pérennité d'une initiative entrepreneuriale.

Son parcours prend tout son sens lorsqu'elle évoque sa vision de l'aviculture malienne. Au-delà de la croissance de son entreprise, elle souhaite contribuer à améliorer l'accès aux produits avicoles. Son ambition est de voir les œufs et la viande de poulet occuper une place plus accessible dans l'alimentation des Maliens, sans être perçus comme des produits réservés aux ménages disposant de revenus confortables.

Cette préoccupation donne une portée sociale à son engagement économique. Produire davantage, participer à la création d'emplois et contribuer à l'alimentation de la population constituent les principales orientations qu'elle assigne à Guina Avicole. Dans un secteur qui touche directement aux habitudes alimentaires, la question du prix et de la disponibilité des produits reste déterminante. Pour l'entrepreneure, le développement de la filière doit aussi se mesurer à sa capacité à répondre aux besoins de la population.

C'est dans cette perspective qu'elle s'est rendue au SPACE, le Salon international de l'élevage organisé à Rennes. Sa participation répond à des objectifs précis : rencontrer des fournisseurs, découvrir de nouvelles solutions techniques et rechercher des partenaires solides susceptibles d'accompagner le développement de son entreprise. L'événement représente pour elle une occasion d'élargir son réseau professionnel, de confronter son expérience à celle d'autres acteurs et d'identifier des pistes adaptées aux réalités de l'aviculture au Mali.

Cette démarche illustre l'intérêt des échanges internationaux pour les entrepreneurs qui souhaitent faire évoluer leurs activités. Les rencontres professionnelles, la recherche de fournisseurs et l'accès à de nouvelles solutions peuvent ouvrir des perspectives, à condition de tenir compte des contraintes locales et des besoins réels des exploitations. Pour Guina Avicole, l'enjeu est de transformer ces contacts en possibilités concrètes de développement.

Entre le Mali, où se trouve son entreprise, et le Canada, où elle poursuit ses études et son activité dans l'éducation, Rokiatou Sagara avance sur deux fronts. Son itinéraire témoigne de cette capacité à maintenir un projet dans son pays d'origine tout en poursuivant ailleurs son propre parcours. Il rappelle aussi que l'entrepreneuriat de la diaspora ne se résume pas aux transferts financiers : il peut également prendre la forme d'un engagement durable dans une entreprise, d'une recherche de partenariats et d'une volonté de contribuer à l'économie du pays.

Le chemin reste ouvert, et les ambitions affichées devront se confronter aux réalités du marché, aux coûts de production et aux défis d'approvisionnement propres à la filière. Mais la direction est clairement tracée. Avec Guina Avicole, Rokiatou Sagara entend prendre sa part dans le développement de l'aviculture malienne, renforcer les capacités de production et participer à une meilleure accessibilité des produits avicoles.

Son histoire est celle d'une entrepreneure qui n'a pas abandonné son projet en changeant de pays. Elle a choisi de poursuivre son parcours au Canada sans rompre le lien avec l'entreprise qu'elle a créée au Mali.

Une double expérience qu'elle entend mettre au service d'une ambition simple à formuler, mais exigeante à réaliser : faire de l'aviculture un secteur davantage capable de nourrir la population, de créer des emplois et d'offrir de nouvelles perspectives économiques.

Malick Sakho

SAWARÉ SOUAHIBOU, DE L'ITALIE AU SÉNÉGAL, LE PARI D'UN ARTISAN QUI VEUT DONNER UN MÉTIER AUX JEUNES

Ancien vendeur ambulant devenu artisan, Sawaré Souahibou a choisi de mettre son expérience au service de la jeunesse sénégalaise. Après avoir appris à fabriquer des ceintures et des sacs en Italie, cet entrepreneur de nationalité italienne et d'origine sénégalaise est retourné au pays avec une ambition : transmettre son savoir-faire à des jeunes qui manquent de perspectives. Malgré les difficultés et l'absence de soutien institutionnel qu'il déplore, il poursuit son engagement avec la conviction qu'un métier peut changer une vie.

Il aurait pu continuer à développer son activité en Italie. Il aurait pu considérer le savoir-faire acquis au fil des années comme un moyen de construire uniquement sa propre réussite. Sawaré Souahibou a fait un autre choix : retourner au Sénégal pour apprendre aux jeunes à fabriquer de leurs mains ce qui leur permettra, demain, de gagner leur vie.

Son histoire commence loin des ateliers d'artisanat, alors qu'il exerce comme vendeur ambulant en Italie. Un jour, chez un fournisseur où il a l'habitude de s'approvisionner, son attention est attirée par des articles artisanaux. Au lieu de se contenter de les vendre, il veut comprendre comment ils sont fabriqués. Il prend alors son courage à deux mains et demande au patron de lui apprendre le métier. Celui-ci accepte.

Cette rencontre va donner une nouvelle direction à son parcours. Peu à peu, Sawaré apprend les techniques de fabrication, se familiarise avec les gestes du métier et acquiert de l'expérience. Il se spécialise dans la confection de ceintures ainsi que de sacs destinés aux hommes et aux femmes. L'ancien vendeur ambulant devient artisan. Derrière cette évolution, il y a du travail, de la patience et la volonté de ne pas laisser passer une occasion d'apprendre.

Mais, à mesure qu'il maîtrise son métier, une autre préoccupation prend de l'importance. Il pense à ces jeunes Africains qui quittent leur pays dans l'espoir de trouver en Europe les conditions d'une vie meilleure. Il pense surtout à ceux qui prennent la mer, traversent des déserts et mettent leur existence en jeu pour atteindre l'Italie. Beaucoup ne parviennent jamais à destination.

Pour Sawaré Souahibou, cette réalité est devenue difficile à accepter. Il ne veut pas se contenter de regarder cette tragédie se répéter. Il se demande ce qu'il peut faire, à son niveau, pour offrir une autre perspective à ceux qui grandissent au Sénégal sans disposer de véritables moyens pour construire leur avenir.

Sa réponse prend la forme d'une décision personnelle : rentrer au pays et transmettre ce qu'il a appris.

« Tous ceux qui viennent en Italie cherchent une vie meilleure », explique-t-il en substance. Mais, à ses yeux, l'absence de qualification professionnelle constitue un obstacle majeur pour de nombreux jeunes. Il est convaincu que l'apprentissage d'un métier peut ouvrir des portes et permettre à certains de construire leur avenir sans être contraints de risquer leur vie sur les routes de l'émigration.

Le retour au Sénégal ne ressemble pourtant pas à un chemin tout tracé. Former des jeunes demande du matériel, un espace de travail, des moyens financiers et du temps. Il faut aussi convaincre, accompagner et recommencer lorsque les difficultés se présentent. Sawaré Souahibou dit avoir avancé avec ses propres ressources, sans bénéficier de l'appui dont il aurait eu besoin pour donner à son projet une dimension plus importante.



Malgré ces obstacles, il a commencé à former des jeunes, des hommes comme des femmes. Son objectif est de leur transmettre une compétence concrète, susceptible de devenir une activité professionnelle. Dans son approche, l'apprentissage ne doit pas rester une simple démonstration technique. Il doit déboucher sur une possibilité réelle de travailler, de produire et, à terme, de vivre de son savoir-faire.

Le message qu'il adresse à ceux qu'il forme est direct : « Apprenez vite ! Celui qui possède un métier est sauvé ; celui qui n'en a pas risque, un jour ou l'autre, de souffrir de la faim. »

Cette phrase résume sa conception de la formation. Pour lui, apprendre un métier, ce n'est pas seulement acquérir une technique. C'est gagner en autonomie, pouvoir envisager une activité et retrouver une capacité d'action sur son propre avenir. Dans un pays où de nombreux jeunes cherchent une insertion professionnelle, il estime que les compétences manuelles peuvent constituer une réponse concrète, à condition de leur donner les moyens de s'exercer et de produire.

Son ambition dépasse d'ailleurs le cadre d'un petit atelier. À son arrivée au Sénégal, il affirme avoir pris contact avec le ministre chargé de l'Artisanat afin de présenter sa démarche et d'examiner les possibilités de contribuer à l'emploi des jeunes. Il dit avoir été écouté, mais regrette qu'aucune mesure concrète n'ait suivi cette rencontre.

Il ne cache pas sa déception. Pour donner à son initiative l'ampleur qu'il souhaite, il aurait eu besoin d'un atelier équipé, capable d'accueillir et de former, dans un premier temps, 120 personnes. Un tel outil lui aurait permis d'élargir le nombre de bénéficiaires et d'organiser son activité dans de meilleures conditions.

À ce jour, il affirme ne recevoir aucune aide de l'État et devoir compter sur ses propres moyens. Son témoignage met en lumière une difficulté que rencontrent de nombreux porteurs de projets : avoir une idée, posséder une compétence et vouloir agir ne suffisent pas toujours lorsqu'il manque les infrastructures et les ressources nécessaires pour passer à l'échelle supérieure.

Sawaré Souahibou ne se présente pourtant pas comme un homme politique. Il tient à cette distinction. Sa démarche, insiste-t-il, relève de l'entrepreneuriat et d'un engagement personnel. Il ne cherche pas à entrer dans une confrontation partisane, mais à faire avancer une idée qui lui tient à cœur : donner à des jeunes les moyens d'apprendre, de travailler et de prendre leur avenir en main.

Cette volonté s'appuie sur son propre parcours. Il sait ce que représente le fait de commencer sans maîtriser un métier, puis de saisir une occasion pour apprendre et progresser. Il sait aussi qu'une compétence peut modifier le cours d'une existence. C'est cette expérience qu'il souhaite transmettre, non sous la forme d'un discours, mais à travers des gestes, des techniques et une pratique quotidienne.

Il serait toutefois illusoire de croire que la formation, à elle seule, peut résoudre toutes les difficultés de l'emploi des jeunes. Encore faut-il disposer d'outils de production, accéder aux matières premières, trouver des débouchés et pouvoir commercialiser les articles fabriqués. C'est précisément pour cette raison que Sawaré Souahibou insiste sur la nécessité de créer des conditions de travail durables. À ses yeux, il ne suffit pas de promettre un emploi à chacun : il faut bâtir les moyens qui permettront à chacun de développer une activité.

Son projet pose ainsi une question essentielle pour le Sénégal comme pour de nombreux pays africains : comment transformer les compétences individuelles en possibilités économiques accessibles à la jeunesse ? L'artisanat peut représenter une piste, notamment lorsqu'il permet de fabriquer des produits commercialisables et de transmettre des techniques à d'autres personnes. Mais pour que cette perspective se concrétise, les initiatives individuelles ont besoin d'un environnement favorable.

Sawaré Souahibou ne prétend pas détenir, à lui seul, la réponse à tous les défis. Il entend simplement faire sa part, avec les moyens dont il dispose. Il a déjà traversé des épreuves, connu des déceptions et dû poursuivre son chemin sans le soutien qu'il espérait. Pourtant, il refuse de renoncer.

Son rêve reste le même : transmettre son savoir-faire à ceux qui n'ont rien et leur donner une chance de construire autre chose que la précarité. Derrière les ceintures et les sacs qu'il fabrique, il y a une ambition plus grande que la production artisanale. Il y a la volonté de faire de l'apprentissage un moyen d'émancipation et de contribuer, à son échelle, à réduire les raisons qui poussent tant de jeunes à partir.

Son parcours rappelle qu'un retour au pays peut aussi être un projet de transmission. Revenir ne signifie pas seulement retrouver une terre, une famille ou des repères. Cela peut vouloir dire rapporter une expérience acquise ailleurs et tenter de la mettre au service des autres, même lorsque les conditions sont difficiles.

Sawaré Souahibou avance sans garantie de réussite, mais avec une détermination intacte. Il ne demande pas que l'on fasse le travail à sa place. Il souhaite disposer des moyens nécessaires pour en faire davantage. Et tant que son projet pourra offrir à un jeune la possibilité d'apprendre un métier et d'envisager un avenir au Sénégal, il entend continuer.

« Mon rêve est de venir en aide aux autres », explique-t-il. Puis il ajoute, avec la détermination de celui qui a choisi de poursuivre malgré les obstacles : « Moi, en tout cas, je n'abandonne pas. »

Dans ces mots se trouve toute la portée de son engagement. Non pas une promesse de réussite facile, mais une conviction forgée par l'expérience : pour ouvrir des perspectives à la jeunesse, il faut parfois commencer par transmettre ce que l'on sait faire, puis se battre pour que ce savoir-faire puisse devenir un véritable moyen de vivre.

Malick sakho

OUSTAZE ABDOU SAER GUÈYE, UN ÉRUDIT AU SERVICE DE LA FOI ET DES SÉNÉGALAIS DE LA DIASPORA

Il est de ces hommes dont l'engagement dépasse les frontières et dont la parole accompagne les préoccupations quotidiennes d'une communauté dispersée entre plusieurs pays. Oustaze Abdou Saer Guèye s'est progressivement imposé comme une figure de référence de l'enseignement religieux au sein de la diaspora sénégalaise en Europe. Érudit musulman, conférencier et président des imams et oulémas d'Italie, il a fait de la transmission du savoir islamique, de l'accompagnement spirituel et de la cohésion communautaire les principaux axes de son engagement.

Son parcours s'inscrit dans une réalité particulière, celle de milliers de Sénégalais établis à l'étranger, confrontés à la nécessité de préserver leurs repères religieux tout en construisant leur vie dans des sociétés aux traditions et aux cadres juridiques différents. Dans cet environnement, le rôle d'un guide religieux ne se limite pas à la prédication. Il consiste aussi à éclairer les consciences, à répondre aux interrogations des fidèles et à favoriser une pratique de la foi compatible avec les exigences de la vie en société.

À la tête des imams et oulémas d'Italie, Oustaze Abdou Saer Guèye porte cette responsabilité avec une attention particulière accordée à l'unité de la communauté musulmane. La diversité des origines, des parcours et des sensibilités qui caractérise la diaspora rend indispensable un travail permanent de dialogue et de rapprochement. Son engagement participe de cette volonté de maintenir des liens entre les fidèles, de valoriser les enseignements de l'islam et de promouvoir le respect mutuel avec les sociétés d'accueil.

Mais c'est également dans le domaine de la connaissance religieuse que son action prend toute sa dimension. Auteur de plusieurs ouvrages, il a notamment publié un troisième livre rédigé en arabe et en italien. Cette démarche éditoriale témoigne de sa volonté de faire circuler le savoir au-delà des barrières linguistiques et de rendre les principes du droit islamique plus accessibles à des lecteurs aux profils variés. Pour les musulmans établis en Europe, cette transmission revêt une importance particulière, tant les questions liées à la famille, au mariage, aux responsabilités individuelles et à la pratique religieuse peuvent soulever des interrogations dans un contexte culturel différent de celui de leur pays d'origine.

Loin de se cantonner aux cercles religieux, Oustaze Abdou Saer Guèye investit également l'espace médiatique. Ses interventions à la télévision, lors de conférences publiques et sur les réseaux sociaux lui permettent de toucher un public plus large. Son passage dans l'émission Yoor Yoor sur Walf TV, au cours de laquelle il a abordé les difficultés de couple, illustre cette volonté de mettre la parole religieuse au contact des réalités sociales. Les questions conjugales, l'éducation des enfants, les responsabilités au sein du foyer et les relations humaines constituent autant de sujets sur lesquels les fidèles recherchent des repères et des éclairages.



Durant le mois de Ramadan, ses interventions consacrées à la spiritualité et à la guidance religieuse trouvent également leur place dans les programmes dédiés à cette période particulière. Sur les plateformes numériques, il prolonge ce travail de transmission en partageant des enseignements, des prières et des explications destinés aux fidèles. Il accorde aussi une place importante aux rites du pèlerinage, notamment le Hajj et la Omra, deux moments majeurs dans la vie spirituelle de nombreux musulmans.

Cette dimension religieuse trouve un prolongement concret dans ses responsabilités à la tête du groupe Malais Hajj et Humra, dont il est le PDG. Spécialisé dans l'organisation des pèlerinages vers les lieux saints de l'islam, le groupe accompagne les fidèles dans la préparation de leur voyage vers La Mecque. Selon les informations communiquées sur son activité, l'organisation a permis à des milliers de pèlerins d'accomplir ce déplacement spirituel. Une expérience qui place son dirigeant au contact de femmes et d'hommes pour lesquels le Hajj ou la Omra représente souvent l'aboutissement d'un long projet personnel, familial et religieux.

L'organisation d'un pèlerinage ne se résume pas au voyage lui-même. Elle exige une préparation rigoureuse, une bonne compréhension des rites et un accompagnement permettant aux pèlerins d'aborder cette expérience dans les meilleures conditions possibles. Pour les fidèles issus de la diaspora, les questions logistiques s'ajoutent parfois aux difficultés linguistiques et administratives. L'existence de structures capables de les orienter et de les accompagner répond ainsi à un besoin réel, à condition que l'encadrement spirituel et la qualité du service restent au cœur de la démarche.

Chez Oustaze Abdou Saer Guèye, l'enseignement religieux, l'écriture, la présence médiatique et l'organisation des pèlerinages se rejoignent autour d'un même fil conducteur : rapprocher le savoir de ceux qui en ont besoin et accompagner les musulmans dans leur cheminement spirituel. Cette diversité d'activités traduit une conception de l'engagement religieux qui ne s'arrête pas à la mosquée, mais cherche également à répondre aux réalités concrètes de la vie quotidienne.

Dans une diaspora où les générations se succèdent, où les enfants grandissent entre plusieurs cultures et où les familles doivent parfois réinventer leurs repères, la transmission religieuse constitue un enjeu majeur. Elle suppose de la pédagogie, une connaissance approfondie des textes et une capacité à écouter les préoccupations contemporaines sans perdre de vue les fondements de la foi. C'est dans cet espace exigeant, entre fidélité à la tradition et compréhension des réalités nouvelles, que s'inscrit l'action d'Oustaze Abdou Saer Guèye.

Son parcours rappelle enfin que la diaspora sénégalaise ne se construit pas uniquement autour des activités économiques, des initiatives entrepreneuriales ou des réseaux associatifs. Elle repose aussi sur des femmes et des hommes qui contribuent à son équilibre moral, à sa cohésion et à la continuité de ses références culturelles et spirituelles. Par son engagement dans l'enseignement de l'islam, son travail d'auteur et ses responsabilités dans l'accompagnement des pèlerins, Oustaze Abdou Saer Guèye occupe une place singulière dans cette dynamique. Une place qui se mesure autant à la portée de sa parole qu'à la responsabilité qu'il assume auprès des fidèles.

Malick sakho



MOUHAMED BATHIERY, DES SYSTÈMES COMPLEXES AUX SOLUTIONS UTILES AU SÉNÉGAL

De Dakar aux grands projets industriels français, cet ingénieur sénégalais a construit un parcours où l'exigence technique côtoie le goût d'entreprendre. Après plusieurs années dans l'automobile et le ferroviaire, il veut aujourd'hui mettre son expérience au service d'un marché encore largement perfectible : celui des pièces automobiles d'occasion au Sénégal. Avec Molekys, il entend faire de l'économie circulaire un levier de création de valeur et d'emplois. Une ambition qui rejoint une préoccupation plus profonde, exprimée dans un texte intitulé « Savoir sans pouvoir ».

L'industrie automobile, les systèmes mécatroniques, l'architecture des véhicules de demain : les domaines dans lesquels évolue Mouhameth Bathiery sont souvent éloignés des préoccupations du grand public. Pourtant, derrière les innovations qui transforment les voitures, les moyens de transport et les usages, il y a des ingénieurs chargés de faire tenir ensemble des technologies, des équipes et des contraintes parfois considérables. Formé au Sénégal puis en France, il a fait de cet exercice son métier. Mais, au fil des années, une autre question a pris de plus en plus de place dans ses réflexions : à quoi sert la compétence si elle ne contribue pas à résoudre les problèmes de son pays ?

Installé en Île-de-France, cet ingénieur sénégalais partage depuis plusieurs années son activité entre les projets industriels en France et ses initiatives entrepreneuriales tournées vers le Sénégal. Son parcours témoigne d'une maîtrise des environnements techniques complexes, mais aussi d'une volonté de ne pas limiter son expérience au seul cadre professionnel. À ses yeux, les connaissances acquises, les méthodes éprouvées et les réseaux construits à l'étranger doivent pouvoir produire des résultats concrets dans le pays d'origine.

Le parcours commence à Dakar, au lycée Thierno Saïdou Nourou Tall. En 2008, Mouhameth Bathiery y obtient un baccalauréat scientifique avec la mention de major de jury. Il poursuit ensuite ses études en France, à l'IUT de Mantes-en-Yvelines, où il termine en 2010 premier de sa formation en génie industriel et maintenance.

Trois ans plus tard, il décroche son diplôme d'ingénieur en systèmes mécatroniques à l'Université de Technologie de Compiègne. Cette formation lui ouvre les portes d'un univers où mécanique, électronique, informatique et automatisation doivent fonctionner de concert. En 2020, il complète son parcours par une certification en architecture des systèmes complexes à l'Institut CESAMES, à Paris, obtenue avec les félicitations du jury.

Cette spécialisation lui permet d'aborder des projets qui ne se résument jamais à une seule technologie. Concevoir un système, c'est aussi anticiper ses contraintes, organiser les interactions entre ses composants, coordonner les compétences et veiller à ce que l'ensemble réponde aux objectifs fixés.

Ses premières expériences professionnelles lui donnent rapidement l'occasion de mettre cette approche à l'épreuve. Chez KION Group, il contribue à un travail sur les supports moteurs auquel il associe un gain de trois millions d'euros. Il passe ensuite par Vernet avant de rejoindre, en 2018, l'univers de l'automobile, d'abord chez PSA, puis au sein de Stellantis, groupe né du rapprochement de plusieurs grands constructeurs. Pendant près de cinq ans, Mouhameth Bathiery intervient comme architecte et responsable de la vie série mécatronique. Un poste qui exige autant de rigueur technique que de capacité à faire travailler ensemble des équipes aux compétences et aux implantations différentes.



Ses missions touchent à plusieurs évolutions majeures de l'industrie automobile. Il travaille sur l'architecture de vision du véhicule autonome de DS Automobiles et participe au développement de la rétrovision numérique chez PSA. Avec l'équipementier Aptiv, il contribue également à la conception d'une nouvelle architecture électronique destinée aux véhicules de la prochaine décennie. Il élabore par ailleurs la feuille de route technique du périmètre vision de Stellantis sur dix ans.

À cette dimension prospective s'ajoute un travail d'organisation. Il met en place une équipe de vie série mécatronique répartie sur cinq pays, avec un objectif de trente collaborateurs, et participe à l'harmonisation des méthodes de recherche et développement sur trois continents. À Rennes, il déploie un laboratoire d'essais mécatroniques et pilote sept projets d'innovation de rupture. La crise sanitaire du Covid-19 constitue un autre test. Face aux difficultés d'approvisionnement, il élabore une stratégie de sécurisation des fournisseurs destinée à limiter les risques d'interruption des chaînes de production. En 2023, il atteint 125 % de l'objectif de gains techniques fixé sur son périmètre.

Ces responsabilités dessinent le profil d'un ingénieur qui ne sépare pas la conception de la mise en œuvre. Une solution peut être techniquement séduisante ; elle doit aussi être réalisable, fiable et compatible avec les exigences industrielles.

Son expérience ne se limite d'ailleurs pas à l'automobile. Il intervient également comme architecte principal sur un projet de train bi-mode de la SNCF, conçu pour circuler sur rail comme sur route. Un dossier qui illustre son intérêt pour les systèmes hybrides et les solutions capables de dépasser les frontières habituelles entre plusieurs univers techniques.

En février 2023, Mouhameth Bathiery fait un choix déterminant : quitter le salariat pour se consacrer à OPSYDE, l'entreprise qu'il a fondée et qu'il préside. Après des années passées au sein de grands groupes, il entend mettre directement son expertise au service de projets industriels et accompagner les organisations dans leurs choix technologiques.

La devise de l'entreprise, « Complex becomes simple », résume cette ambition. Il ne s'agit pas de nier la complexité des systèmes, mais de la maîtriser pour rendre les solutions plus efficaces et leur utilisation plus accessible. OPSYDE intervient ainsi dans le conseil en ingénierie des systèmes, la formation et l'accompagnement stratégique.

Son portefeuille de projets témoigne de la diversité des sujets abordés : architecture des véhicules définis par logiciel pour Renault, système d'éclairage à faisceau haute définition pour Valeo, ou encore navette autonome hybride rail-route pour Milla. Autant de domaines dans lesquels la réflexion sur l'architecture technique doit s'articuler avec les besoins des industriels et les usages futurs.

L'évolution de l'automobile nourrit particulièrement ses réflexions. Les véhicules dépendent désormais de plus en plus de leurs logiciels, qui déterminent une part croissante de leurs fonctionnalités. Cette transformation ouvre aussi la voie à de nouveaux modèles économiques. Mouhameth Bathiery prend volontiers l'exemple de la climatisation : pourquoi ne pas imaginer que certaines fonctions soient facturées uniquement pendant les périodes où elles sont réellement utilisées, comme les semaines de forte chaleur ?

Derrière cette illustration se trouve une interrogation plus large sur la manière de concevoir, de commercialiser et d'utiliser les produits. Pour lui, l'innovation ne consiste pas seulement à ajouter de la technologie. Elle doit également permettre de mieux répondre aux besoins, de limiter les dépenses inutiles et de créer de nouvelles possibilités économiques.

C'est dans cet esprit qu'il prépare aujourd'hui un projet qui dépasse le cadre du conseil en ingénierie et le rapproche directement des réalités du marché sénégalais.

Lire la suite en page 26

Suite de la page 25

Le projet Molekys occupe désormais une place centrale dans ses ambitions entrepreneuriales. L'idée consiste à structurer et à numériser le marché des pièces automobiles d'occasion, en organisant la récupération, l'identification et la commercialisation des composants encore fonctionnels issus de véhicules hors d'usage.

Le principe est simple dans son énoncé, mais exigeant dans sa réalisation. Une voiture destinée à la casse ne se réduit pas à un amas de matériaux. Certaines de ses pièces peuvent encore servir, à condition d'être correctement identifiées, contrôlées et mises à disposition des acheteurs. Entre les véhicules à valoriser, les professionnels de la réparation et les automobilistes à la recherche de pièces, il existe un marché dont l'organisation peut être améliorée.

Mouhameth Bathiery y voit une occasion de rapprocher la technologie d'un besoin quotidien. La numérisation doit permettre de mieux structurer l'offre, de faciliter les échanges et de donner davantage de visibilité aux pièces disponibles. Le projet s'inscrit également dans une logique d'économie circulaire, en favorisant la réutilisation des composants et une meilleure valorisation des véhicules en fin de vie.

Son constat de départ porte sur la place occupée par l'automobile d'occasion en Afrique, alors que les infrastructures industrielles et les capacités locales de production restent limitées dans de nombreux pays. Il y voit moins une fatalité qu'un espace à investir. « Un vrai paradoxe, ou une réelle opportunité à saisir par les enfants de l'Afrique », résume-t-il.

Pour mesurer le potentiel du marché, il avance une estimation de plus de 800 millions d'euros au Sénégal et de près de quatre milliards d'euros dans la zone UEMOA. Ces montants, qui relèvent de ses estimations, donnent une idée de l'ambition du projet, mais aussi de l'importance de disposer d'une organisation solide pour transformer ce potentiel en activité durable.

Molekys prend progressivement forme autour de deux structures, l'une en France, l'autre au Sénégal. La société française, Molekys Group, dispose d'un capital de 100 000 euros. Le nom de l'entité sénégalaise n'a pas encore été rendu public. Une levée de fonds de 450 000 euros auprès de membres de la diaspora et de partenaires sénégalais a permis d'engager le lancement des deux sociétés. L'objectif annoncé est de mobiliser près de 300 millions de francs CFA dans l'économie sénégalaise.

Pour son fondateur, cette initiative ne relève pas d'une opportunité découverte au détour d'une réflexion récente. Elle est le résultat d'une maturation qui remonte à plusieurs années. « C'est le projet de ma vie, que je nourris et que je réfléchis depuis dix-huit ans », confie-t-il.

Il reste cependant du chemin à parcourir. Le développement d'une telle activité suppose de consolider les financements, de nouer des partenariats fiables, de structurer les circuits d'approvisionnement et de garantir la qualité des pièces commercialisées. Autant de conditions indispensables pour gagner la confiance des professionnels et des clients.

L'équipe se dit ouverte à de nouveaux investisseurs. L'enjeu n'est pas seulement de réunir des capitaux supplémentaires, mais de s'entourer de partenaires capables d'accélérer le déploiement du projet et de lui donner une portée plus importante.

L'engagement entrepreneurial de Mouhameth Bathiery au Sénégal ne commence pas avec Molekys. En décembre 2016, alors qu'il poursuit son parcours professionnel, il lance Sen'Drive Solutions, dont il assure la direction générale. À l'origine, il y a un véhicule, une intuition commerciale et une conviction : le transport peut être organisé avec davantage de professionnalisme et une attention plus soutenue aux besoins des clients.

« Tout seul on va vite, ensemble on va loin »

L'entreprise propose des services de location de véhicules avec chauffeur ainsi que des solutions de transport destinées aux particuliers et aux organisations. Son fondateur défend une conception de l'innovation qui privilégie d'abord la qualité de l'exécution.

« L'innovation commence par la maîtrise des basiques, explique-t-il. Il ne sert à rien de créer de la nouveauté si l'existant ne répond pas aux exigences des clients. »

Cette approche, qui peut sembler éloignée des grandes innovations technologiques auxquelles il a contribué en France, repose pourtant sur la même exigence : partir du besoin réel et construire une réponse fiable.

Selon les chiffres qu'il communique, Sen'Drive Solutions accompagne 1 200 clients chaque année, travaille avec plus de trente partenaires institutionnels et affiche un taux de recommandation de 97 %. L'entreprise revendique également la meilleure note Google de sa catégorie au Sénégal. Parmi les organisations citées dans son portefeuille figurent l'ambassade britannique, DHL et Action contre la faim.

Mais les indicateurs commerciaux ne constituent pas, à ses yeux, la mesure la plus importante de cette aventure. Depuis sa création, l'entreprise affirme avoir formé et fait travailler plus de cinquante femmes et hommes, tout en investissant plus de 250 millions de francs CFA.

Mouhameth Bathiery affirme, pour sa part, ne s'être versé aucun salaire pendant dix ans. Un choix qu'il présente comme la conséquence de sa volonté de consolider l'activité et de donner à ses collaborateurs les moyens de progresser. « Ma plus grande fierté, c'est de voir mes collaborateurs partir vers de grandes entreprises avec un salaire multiplié par cinq ou plus, parce que nous avons su les outiller », dit-il.

Dans cette déclaration se dessine une autre dimension de son engagement : transmettre des méthodes, former des personnes et leur permettre de saisir de nouvelles opportunités. La réussite d'une entreprise ne se mesure donc pas uniquement à son chiffre d'affaires, mais aussi aux parcours qu'elle contribue à faire évoluer.

Derrière les projets industriels et les initiatives entrepreneuriales, Mouhameth Bathiery entretient un rapport constant à l'écriture. Il prend le temps de coucher ses idées sur le papier, de les reprendre et de les confronter aux réalités qu'il observe. Il envisage d'ailleurs d'écrire un livre. En juin, il a rendu public un premier texte intitulé « Savoir sans pouvoir ».

Le titre exprime une préoccupation qui traverse son parcours. Dans son analyse, il distingue ceux qui ne perçoivent pas les problèmes collectifs, ceux qui disposent des connaissances et des moyens nécessaires mais ne les mobilisent pas pour le bien commun, et ceux qui comprennent ce qui ne fonctionne pas sans avoir la capacité d'agir.

C'est cette dernière situation qui le touche particulièrement. Comment accepter que des femmes et des hommes formés, capables d'identifier des solutions, restent éloignés des décisions ou des moyens nécessaires à leur mise en œuvre ? Comment faire en sorte que le savoir ne demeure pas une ressource individuelle, mais devienne une force de transformation collective ?

Le sujet est loin d'être théorique pour un ingénieur qui a évolué dans de grands groupes internationaux avant de lancer ses propres entreprises. Il connaît les exigences de la conception, les contraintes de l'industrialisation et le temps nécessaire pour faire aboutir un projet. Il sait aussi que la compétence, à elle seule, ne suffit pas. Encore faut-il un environnement favorable, des partenaires, des financements et une volonté partagée d'avancer.

Il ne dissimule pas les sentiments que lui inspirent les situations qu'il dénonce : frustration, inquiétude et colère. Mais il refuse d'en faire une posture de renoncement. Cette colère, explique-t-il, nourrit son travail et son désir de voir émerger un Sénégal plus résilient, capable d'innover et de créer davantage de valeur.

Son propos s'inscrit dans une réflexion sur la responsabilité individuelle et collective. « Tout seul on va vite, ensemble on va loin », rappelle-t-il. Une formule connue, mais à laquelle il associe une exigence : le collectif ne peut fonctionner durablement sans des responsables animés de bonne volonté, capables de donner une direction et de créer les conditions de l'action.

C'est sur ce terrain que son expérience rejoint les débats sur la contribution de la diaspora au développement du Sénégal. Les compétences acquises à l'étranger, les réseaux professionnels constitués au fil des années et la connaissance de secteurs industriels exigeants représentent des ressources importantes. Encore faut-il créer les conditions permettant de les mobiliser efficacement.

Pour Mouhameth Bathiery, les pouvoirs publics ont un rôle à jouer dans cet effort. Il souhaite que les responsables sénégalais accompagnent des initiatives comme Molekys, notamment en facilitant les démarches administratives et en donnant aux entrepreneurs locaux des moyens de se positionner face à la concurrence étrangère.

Ce qu'il déplore avant tout, c'est le décalage qu'il perçoit entre les ambitions affichées et les conditions concrètes offertes aux porteurs de projets. L'accès aux financements, la stabilité des règles, la qualité des partenariats et la capacité des institutions à accompagner les initiatives constituent, selon lui, des éléments déterminants.

Son parcours rappelle toutefois que la contribution de la diaspora ne saurait se limiter au transfert d'argent. Elle peut aussi prendre la forme d'un investissement productif, d'un transfert de savoir-faire, d'une organisation plus efficace des marchés ou de la création d'emplois qualifiés. C'est précisément sur cette articulation entre compétence, investissement et activité économique qu'il cherche à construire ses projets.

Rien ne garantit que toutes ses ambitions aboutiront dans les délais espérés. Molekys doit encore démontrer sa capacité à s'implanter durablement sur son marché, à convaincre ses partenaires et à transformer ses objectifs en résultats mesurables. Sen'Drive Solutions, de son côté, témoigne déjà d'une expérience entrepreneuriale construite dans le temps, avec les contraintes et les sacrifices qu'elle suppose.

Entre l'ingénieur qui a travaillé sur les technologies automobiles de demain, le chef d'entreprise qui investit dans des activités au Sénégal et l'auteur qui interroge la place du savoir dans la société, une même préoccupation se dessine : faire en sorte que les compétences ne restent pas à l'état de promesses.

Mouhameth Bathiery ne prétend pas détenir, à lui seul, les réponses aux difficultés économiques du Sénégal. Il entend plutôt contribuer à les résoudre par des projets, des méthodes et des initiatives capables de produire des effets concrets. Son ambition est de rapprocher les connaissances des besoins, les idées des moyens et les talents de ceux qui peuvent leur permettre de s'exprimer.

Sur son profil professionnel, une phrase résume cet état d'esprit : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. » Plus qu'une formule de motivation, elle traduit une manière d'aborder les obstacles : ne pas confondre les difficultés avec une impossibilité définitive, et accepter que les solutions exigent du temps, du travail et la mobilisation de plusieurs volontés.

Reste maintenant à transformer cette conviction en résultats à la hauteur de ses ambitions. Pour Mouhameth Bathiery, c'est là que se joue l'essentiel : non pas seulement savoir ce qu'il faudrait faire, mais parvenir à le faire.

Malick sakho

RK RODRIGUES KOMBILA M., UNE PLUME CONGOLAISE ENTRE MÉMOIRE, RÉVOLTE ET ESPÉRANCE

Installé à Nantes, en France, Rodrigue KOMBILA MAVOUNGOU, connu sous le nom de plume RK Rodrigues KOMBILA M., porte dans ses écrits une parole forgée par la mémoire africaine, l'observation du monde et le refus de l'injustice. Poète, auteur et acteur des premières heures du slam congolais, il fait de l'écriture un espace de liberté, de transmission et de questionnement.



Il y a, dans le parcours de RK Rodrigues KOMBILA M., une fidélité à la parole qui résiste au temps et aux silences. Né de cette sensibilité qui pousse à regarder les réalités en face, son engagement littéraire s'est construit autour d'une conviction profonde : les mots ont une responsabilité lorsqu'ils rencontrent l'histoire, les souffrances humaines et les espoirs d'un peuple. Chez cet auteur originaire de la République du Congo, écrire ne consiste pas simplement à raconter ou à séduire par la beauté d'une phrase. C'est aussi prendre position face au monde, interroger les consciences et donner une place à ceux dont les voix peinent parfois à se faire entendre.

Aujourd'hui installé à Nantes, dans l'ouest de la France, Rodrigue KOMBILA MAVOUNGOU poursuit ce travail de création avec, en toile de fond, les réalités de son pays d'origine et les préoccupations d'un homme attentif aux transformations de la société. Son parcours relie ainsi deux espaces de vie, deux expériences et plusieurs façons de regarder le monde, sans que l'éloignement géographique ne rompe le lien avec ses racines.

La République du Congo, également appelée Congo-Brazzaville pour la distinguer de son voisin, la République démocratique du Congo, se situe en Afrique centrale. Sa capitale, Brazzaville, fait face à Kinshasa, capitale de la RDC, de l'autre côté du fleuve Congo. Ce pays possède une histoire littéraire qui a donné naissance à des voix importantes de la littérature africaine d'expression française. Le poète Tchicaya U Tam'si, dont l'œuvre a marqué la poésie africaine moderne, et Jean-Baptiste Tati-Loutard, auteur notamment de Poèmes de la mer, figurent parmi les références de cette tradition. Leurs parcours témoignent de la place qu'occupe depuis plusieurs décennies la littérature dans l'expression des réalités, des interrogations et des aspirations congolaises.

C'est dans cet environnement culturel, riche d'une tradition de parole, de récit et de création, que s'inscrit la démarche de RK Rodrigues KOMBILA M. Sans prétendre reproduire les chemins empruntés par ses aînés, il poursuit à sa manière cette exigence qui consiste à faire de la littérature un lieu de rencontre entre l'individu et son époque. Sa plume s'intéresse aux injustices, aux rapports de domination, aux blessures de l'histoire et à la quête de dignité. Mais elle ne se limite pas à la dénonciation. Elle cherche aussi ce qui permet aux hommes de se relever, aux peuples de préserver leur mémoire et aux générations nouvelles de se construire un avenir.

Son premier recueil de poèmes, Poésie volcanique, donne une expression particulièrement forte à cette démarche. Le volcan y apparaît comme une image de la parole longtemps contenue, nourrie par les frustrations, les blessures et les réalités que l'on ne peut indéfiniment taire. Quand cette parole se libère, elle ne cherche pas à passer inaperçue. Elle jaillit, interpelle et oblige à regarder ce qui dérange.

Dans cet univers, le poème n'est jamais un simple assemblage de mots. Il devient un espace où la colère trouve une forme, où la mémoire reprend ses droits et où les oubliés retrouvent une place. L'auteur s'intéresse à celles et ceux que les récits dominants laissent trop souvent dans l'ombre, aux combats dont on parle peu et aux souffrances que le temps ne suffit pas à effacer. Il rappelle, à travers son écriture, que derrière les grandes pages de l'histoire se trouvent toujours des femmes et des hommes, avec leurs espoirs, leurs blessures et leur besoin de justice.

Pourtant, réduire Poésie volcanique à une œuvre de révolte serait passer à côté d'une dimension essentielle de son inspiration. Le volcan est aussi une promesse de renouveau. La force qui se libère peut détruire, mais elle évoque également l'énergie nécessaire pour rompre avec l'immobilisme et ouvrir de nouvelles perspectives. Dans cette tension entre la colère et l'espérance se dessine une part importante de la sensibilité du poète. Il ne s'agit pas seulement de dénoncer ce qui ne va pas, mais de rappeler qu'aucune société ne peut avancer durablement en détournant le regard de ses propres blessures.

Cette relation entre l'écriture et la parole vivante prend tout son sens lorsqu'on évoque son engagement dans le slam. Chez RK Rodrigues KOMBILA M., les mots semblent avoir besoin de la voix pour atteindre toute leur portée. Le rythme, les sonorités et les images occupent une place importante dans sa manière d'écrire. Cette oralité rappelle une tradition africaine dans laquelle la parole n'est pas uniquement un moyen de communiquer, mais aussi une façon de transmettre l'histoire, de rassembler les communautés et de faire vivre une mémoire collective.

Son parcours le rattache aux pionniers du slam au Congo. Il compte parmi les acteurs des premières initiatives ayant conduit à la création de la Fédération congolaise de slam poésie et du mouvement Styl'oblique. Il a notamment écrit les premiers textes déclamés par de jeunes slameurs congolais, contribuant ainsi à donner une matière littéraire à une expression artistique qui allait permettre à de nouvelles voix de trouver leur place.

Cette expérience mérite d'être soulignée, car elle révèle une autre facette de son engagement. Au-delà de ses propres textes, l'auteur a participé à une dynamique collective dans laquelle la création devient un moyen d'accompagner une génération, de lui transmettre le goût des mots et de lui offrir un espace d'expression. Le slam, par sa proximité avec le public, permet de dire les choses avec une liberté particulière. Il fait de la scène un lieu de rencontre directe entre une pensée et ceux qui la reçoivent.

La musique a également accueilli certains de ses écrits. Plusieurs chanteurs congolais ont repris ses textes, adaptés en chansons qui ont trouvé leur public auprès des mélomanes. Cette circulation de la parole entre poésie, slam et chanson témoigne de sa capacité à investir différents univers artistiques. Elle montre aussi que son travail ne se limite pas à la lecture silencieuse d'un livre. Ses mots peuvent être dits, interprétés, chantés et partagés, prolongeant ainsi leur existence au-delà de la page.

Son itinéraire professionnel apporte un autre éclairage à ce parcours. Titulaire d'un Master II en marketing, Rodrigue KOMBILA MAVOUNGOU a travaillé dans plusieurs multinationales. Cette expérience du monde professionnel, avec ses exigences, ses relations humaines et ses réalités quotidiennes, nourrit son regard sur la société. Elle témoigne d'un parcours qui ne s'est pas construit exclusivement dans les milieux littéraires, mais au contact de différents environnements. Cette diversité d'expériences peut offrir à l'écriture d'autres angles d'observation et élargir les questions que l'auteur choisit d'explorer.

À Nantes, ville située sur les bords de la Loire et connue pour son histoire portuaire, il évolue dans un environnement où les cultures se croisent et où les liens avec l'Afrique occupent une place visible dans la vie associative et culturelle. La métropole nantaise compte de nombreuses structures qui contribuent à faire vivre les cultures africaines et afrodescendantes, à organiser des rencontres et à favoriser les échanges entre les habitants.

La Maison de l'Afrique à Nantes, tout comme des associations engagées dans la promotion des cultures et des arts, participe à cette dynamique.

La présence de communautés africaines diverses donne à cette ville une dimension particulière pour un auteur dont le parcours relie plusieurs espaces culturels. Les rencontres, les initiatives associatives et les manifestations artistiques constituent autant d'occasions de faire circuler les idées et de partager des expériences.

Lire la suite en page 26

Suite de la page 27

Cette réalité ne signifie pas que toutes les trajectoires se ressemblent, ni que l'intégration efface les différences. Elle rappelle plutôt que la vie en France se construit aussi dans les échanges entre des personnes qui portent des histoires, des langues, des références et des mémoires différentes.

Pour un écrivain congolais vivant à Nantes, cette pluralité peut ouvrir un espace de réflexion sur l'identité, l'exil, l'appartenance et la transmission. Comment rester fidèle à ses origines tout en construisant sa vie ailleurs ? Comment préserver une mémoire sans se couper du présent ? Comment faire comprendre son histoire à ceux qui ne la connaissent pas ? Ces questions traversent, sous différentes formes, l'expérience de nombreux Africains établis en France. Elles rejoignent également les préoccupations de RK Rodrigues KOMBILA M., dont l'écriture cherche à dépasser les frontières sans effacer les réalités particulières qui nourrissent sa pensée.

Son regard ne s'enferme donc pas dans une seule géographie. L'Afrique constitue une source majeure de sa sensibilité, mais les thèmes qu'il aborde concernent l'humanité dans son ensemble. La dignité, la liberté, la justice, la domination et la mémoire ne sont pas des préoccupations réservées à un continent. Elles traversent les sociétés et interrogent la manière dont les êtres humains vivent ensemble, se souviennent de leur passé et envisagent leur avenir.

Son engagement dans les milieux associatifs et culturels prolonge cette volonté de faire entendre les idées et de participer aux échanges de son époque. L'écriture devient alors un moyen de relier la réflexion à l'action, la création à la transmission et l'expérience individuelle aux interrogations collectives. Il ne s'agit pas nécessairement de donner des réponses définitives, mais de poser les questions qui méritent d'être entendues.

La poésie n'épuise d'ailleurs pas son ambition littéraire. L'auteur explore également le roman et plusieurs de ses manuscrits sont actuellement en lecture auprès de maisons d'édition françaises et étrangères. Cette ouverture vers d'autres formes narratives laisse entrevoir la volonté d'élargir son champ d'expression et de donner davantage de place aux personnages, aux histoires et aux situations qui nourrissent son imaginaire. Le devenir de ces manuscrits dépendra du travail éditorial à venir, mais cette étape témoigne déjà d'une démarche qui ne souhaite pas se limiter à un seul genre.

Au fond, le parcours de RK Rodrigues KOMBILA M. se comprend à travers ce rapport exigeant aux mots. Son écriture naît d'une attention portée aux blessures du monde, mais elle ne s'y enferme pas. Elle cherche à transformer l'indignation en parole, la mémoire en transmission et la création en espace de rencontre. Son expérience du slam, son travail pour d'autres artistes et son exploration du roman montrent un auteur qui emprunte plusieurs chemins pour poursuivre une même recherche : faire de la littérature un moyen d'expression, de questionnement et de partage.

À Nantes, loin des paysages de son Congo natal, il continue ainsi de faire vivre une parole qui puise dans ses origines sans se laisser enfermer par elles. Son itinéraire rappelle que l'on peut habiter une autre ville, travailler dans des univers différents et découvrir de nouveaux horizons tout en conservant un lien profond avec la culture qui a contribué à façonner son regard.

Avec Poésie volcanique, RK Rodrigues KOMBILA M. a posé une première pierre dans un parcours où la création se veut indissociable de la conscience. Son ambition n'est pas simplement de produire des textes, mais de leur donner une portée, de les faire circuler et de permettre à la parole de rencontrer d'autres sensibilités. Dans un monde où certaines injustices finissent par devenir familières et où des mémoires risquent de s'effacer, il choisit de continuer à écrire. Non pour prétendre détenir toutes les réponses, mais pour maintenir ouvertes les questions essentielles et rappeler que la dignité humaine mérite toujours d'être défendue.

Malick Sakho

FODÉ NDAO, DU KARATÉ DE HAUT NIVEAU À L'ENGAGEMENT SOCIAL, UN PARCOURS AU SERVICE DE LA JEUNESSE

Né à Dakar en 1975, Fodé Ndao a d'abord fait parler de lui sur les tatamis, où il s'est imposé parmi les karatékas de sa génération. Installé en France depuis 1997, il a progressivement élargi son champ d'action, passant de la compétition à la formation, puis à la médiation sociale. À Besançon, notamment dans le quartier de Planoise, il met aujourd'hui son expérience sportive au service des jeunes et des familles, avec une ambition qui dépasse largement la pratique des arts martiaux : faire du sport un moyen d'éducation, de dialogue et de cohésion sociale.





Son histoire avec le karaté commence très tôt. À cinq ans, il rejoint le centre Sauvegarde de Pikine Guédiawaye, à Dakar, une structure initiée par le ministère sénégalais de la Justice. Dans cet environnement, il découvre une discipline qui exige de la rigueur, de la persévérance et une parfaite maîtrise de soi. Ces premières années posent les bases d'un parcours sportif qui le conduira progressivement vers les compétitions nationales, africaines et internationales.

Entre 1988 et 2000, Fodé Ndao remporte plusieurs titres de champion du Sénégal. L'année 1997 marque un tournant important. Il décroche deux titres de champion d'Afrique en individuel et trois titres continentaux par équipe, selon les éléments de son parcours. Ses performances lui valent la même année d'être fait chevalier de l'Ordre national du Lion du Sénégal par le président Abdou Diouf. Trois ans plus tard, en 2000, le président Abdoulaye Wade le distingue à son tour en le nommant officier de l'Ordre national du Mérite du Sénégal.

La suite confirme sa place dans le karaté de haut niveau. Champion de France universitaire en 1999, il devient vice champion du monde en 2000. Entre 1998 et 2001, il remporte également le championnat de Suisse Élite. En 2006, il termine vice champion de France toutes catégories, avant de décrocher un titre de champion de France interdisciplinaire en 2010. Ce palmarès témoigne d'une carrière construite dans la durée, au prix d'un travail exigeant et d'une détermination constante.

Mais Fodé Ndao ne s'est pas limité à la compétition. Au fil des années, il a cherché à renforcer ses compétences pour transmettre son savoir et encadrer d'autres pratiquants. Au début des années 2000, il se forme au Tae Bo auprès de son fondateur, Billy Blanks, puis au coaching dans l'environnement de Macolin, en Suisse. En 2002, il obtient son brevet d'État d'éducateur sportif. Il complète ensuite sa formation par des qualifications en Zumba Fitness et en nutrition sportive.

Son parcours professionnel se poursuit avec une formation de préparateur mental certifié en 2020, puis l'obtention, en 2021, du diplôme d'État supérieur de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport. Il s'oriente également vers une licence professionnelle en intervention sociale, spécialisée dans le développement social et la médiation par le sport. Cette évolution traduit une volonté de donner à son expérience une portée plus large, en associant les connaissances acquises dans le sport à des compétences éducatives et sociales.

Arrivé en France en octobre 1997, Fodé Ndao choisit Besançon pour poursuivre son parcours. Il y découvre une réalité sociale qui lui rappelle, à certains égards, son enfance dans la banlieue dakaroise. À Planoise, quartier populaire de la ville, il constate l'importance de l'encadrement, de l'accompagnement et de la présence d'adultes capables d'établir une relation de confiance avec les jeunes. Cette proximité avec le terrain va progressivement orienter son engagement.

En 2003, il crée le Sauvegarde Karaté Club. La structure élargit ensuite ses activités à d'autres disciplines, notamment la boxe thaïlandaise, la boxe anglaise, le hip hop et la self défense. En 2006, elle prend le nom de Club Sauvegarde de Besançon. Sous son impulsion, le club devient un espace où la pratique sportive se conjugue avec l'apprentissage de règles, la responsabilisation et l'accompagnement des jeunes.

Plusieurs sportifs formés ou encadrés au sein de la structure ont accédé au haut niveau. Parmi eux figure Laura Sivert, championne du monde par équipe avec la France en 2018. Hairiss Hierso et Faith Porquet, également issus de cet environnement sportif, sont cités pour leurs titres européens. Ces réussites illustrent le travail de formation mené au sein du club et la capacité de son encadrement à accompagner des athlètes vers les compétitions les plus exigeantes.

Pour Fodé Ndao, toutefois, la réussite ne se mesure pas uniquement aux résultats sportifs. Le club doit aussi permettre aux jeunes d'acquérir des repères, de développer leur confiance et d'apprendre à vivre avec les autres. La discipline, l'écoute, l'humilité et le respect de l'adversaire sont autant de valeurs qui doivent trouver leur prolongement dans la vie quotidienne. Le dojo devient ainsi un lieu d'apprentissage, mais aussi un point d'appui pour des jeunes qui ont parfois besoin d'un cadre et d'un accompagnement adaptés.

À Planoise, cette conception du sport a donné naissance à plusieurs initiatives destinées à rapprocher les habitants et à renforcer les liens sociaux. Lancée en 2020, la Caravane des Pieds d'Immeuble en est l'une des expressions les plus visibles. Le principe consiste à proposer, au pied des immeubles, des activités sportives, créatives, ludiques et citoyennes accessibles aux enfants, aux adolescents et aux familles. En allant directement vers les habitants, les organisateurs créent des occasions de rencontre dans des lieux familiers et facilitent la participation de publics qui ne fréquentent pas nécessairement les structures sportives.

Selon les données présentées dans le dossier consacré à son parcours, l'événement rassemble entre 1 500 et 1 650 participants pendant la saison estivale. Depuis 2023, il a été étendu à d'autres quartiers prioritaires de Besançon. Cette évolution témoigne de la volonté de faire bénéficier un public plus large d'activités qui associent loisirs, éducation et vie collective.

L'action de Fodé Ndao ne s'arrête pas à ces rendez vous estivaux. La Caravane des Institutions a été conçue pour permettre aux jeunes de mieux connaître les dispositifs d'accès aux droits, à l'emploi et à la formation, ainsi que les structures susceptibles de les accompagner. Une autre initiative, consacrée à la lutte contre le harcèlement scolaire, mobilise élèves, enseignants et familles autour d'ateliers interactifs, d'activités sportives et de discussions. Ces projets prolongent le travail éducatif du club en abordant des questions qui concernent directement la vie des jeunes.

L'Arbre à Palabres occupe également une place particulière dans cette démarche. Inspiré d'une tradition africaine de discussion collective, ce dispositif propose aux habitants un espace d'échange autour de sujets tels que la santé mentale, l'emploi, l'éducation aux médias ou les relations avec les institutions. L'objectif est de permettre à chacun de s'exprimer, de partager son expérience et de participer à une réflexion commune.

Le choix de cette référence culturelle fait écho aux origines sénégalaises de Fodé Ndao, mais son intérêt dépasse la dimension symbolique. Il s'agit de faire de la parole un outil de rapprochement, dans un contexte où les incompréhensions entre habitants et institutions peuvent parfois compliquer les relations. En créant les conditions d'un dialogue ouvert, ces rencontres contribuent à faire émerger des préoccupations communes et à renforcer les liens entre les générations.

D'autres actions viennent compléter ce travail de proximité. Avec le programme « Ma Force, le Respect », les éducateurs du Club Sauvegarde interviennent dans les collèges de Besançon pour sensibiliser les élèves à la maîtrise de soi, à l'écoute et au respect d'autrui. Le dispositif « Les femmes d'abord » facilite l'accès des femmes des quartiers prioritaires aux activités physiques, en tenant compte de leurs contraintes et de leurs besoins. Des actions de prévention en matière de santé et des activités éducatives destinées aux jeunes en difficulté complètent cet engagement.

Cette présence sur le terrain a progressivement conduit Fodé Ndao à intervenir dans le débat public. Sa connaissance des réalités des quartiers et son expérience de la médiation lui ont valu d'être invité sur plusieurs plateaux de télévision nationaux, notamment lors des épisodes de tensions urbaines qui ont marqué l'actualité française en 2023.

À cette occasion, il a défendu la nécessité de maintenir le dialogue avec les jeunes et les habitants concernés. Sa démarche repose sur une idée qu'il applique dans son travail quotidien : écouter avant de juger. Cette position ne signifie pas minimiser les violences ou ignorer les responsabilités individuelles. Elle souligne plutôt la nécessité de comprendre les situations, d'entendre les personnes concernées et de rechercher les conditions d'un retour au dialogue.

Son intervention dans les médias prolonge ainsi une expérience acquise au contact des habitants. Depuis plusieurs années, il travaille avec des jeunes, des familles, des associations et différents acteurs locaux. Cette connaissance du terrain nourrit son regard sur les tensions sociales et sur les difficultés rencontrées par les institutions lorsqu'elles cherchent à renouer le contact avec une partie de la population.

L'engagement de Fodé Ndao dépasse également les frontières françaises. En septembre 2018, il rejoint le réseau des Champions de la Paix de l'organisation Peace and Sport, après sa participation aux Jeux de l'Amitié à Bujumbura, au Burundi. Le 1er mars 2024, il reçoit la Médaille d'Athlète pour la Paix, remise par Jean Luc Pradier, président fondateur de l'organisation Athlètes pour la Paix. Cette distinction vient reconnaître un parcours dans lequel la pratique sportive et l'action sociale se rejoignent autour de valeurs de respect et de rapprochement entre les personnes.

Fodé Ndao conserve par ailleurs des responsabilités dans le karaté de haut niveau. Présenté comme directeur des équipes nationales de karaté du Sénégal et consultant national et international dans cette discipline, il demeure lié au sport de son pays d'origine. Son parcours témoigne ainsi d'un double ancrage, entre le Sénégal où il a grandi et découvert les arts martiaux, et la France où il a développé son activité professionnelle et son engagement social.

Cette trajectoire donne une dimension particulière à son action. Sans opposer ses origines à son expérience française, il fait de son parcours une passerelle entre des univers qui peuvent s'enrichir mutuellement. Les valeurs acquises dans le karaté, l'importance accordée à l'éducation et la place donnée au dialogue nourrissent une démarche qui s'adresse à des publics variés.

À Besançon, le Club Sauvegarde reste le principal support de cet engagement. Il permet de former des sportifs, mais aussi de mener des actions éducatives et sociales au plus près des habitants. Les projets développés à Planoise montrent qu'une structure sportive peut contribuer à la vie d'un quartier lorsqu'elle travaille avec les familles, les associations et les institutions, en tenant compte des besoins exprimés sur le terrain.

Du jeune karatéka de Dakar au responsable sportif et acteur de la médiation à Besançon, Fodé Ndao a donné une nouvelle dimension à son expérience. Son palmarès témoigne de son parcours d'athlète, tandis que les initiatives menées auprès des jeunes et des familles illustrent son engagement au quotidien. À travers le sport, il cherche à transmettre des repères, à faciliter les rencontres et à ouvrir des perspectives à ceux qui en ont besoin.

Dans son parcours, la compétition n'a donc jamais constitué une fin en soi. Elle a été le point de départ d'un engagement plus large, fondé sur la transmission et l'accompagnement. Aujourd'hui, son action se poursuit dans les dojos, les écoles et les quartiers, avec la conviction que le respect, la discipline et l'écoute peuvent contribuer à construire des relations plus solides entre les individus et au sein de la société.

Malick sakho

DE LORIENT À DAKAR, LES FRÈRES DIARRA ONT CHOISI DE BÂTIR AU SÉNÉGAL

Après avoir grandi à Pikine et poursuivi leur parcours en France, Arona et Bou Diarra ont fait le choix de revenir au Sénégal pour y développer leurs projets. L'un s'est construit dans le football, l'autre dans l'ingénierie et les énergies renouvelables. Deux trajectoires différentes, réunies par une même volonté : mettre leur expérience au service de leur pays d'origine.



Bou et Arona Diarra sont revenus au Sénégal pour entreprendre après leur carrière en France. | OUEST-FRANCE

Il y a des parcours qui ne se comprennent pleinement qu'à la lumière d'un retour. Celui de Bou et Arona Diarra appartient à cette catégorie. Après des années passées en France, notamment en Bretagne, les deux frères ont choisi de poursuivre leur aventure professionnelle au Sénégal. Loin de considérer leur expérience française comme une parenthèse refermée, ils en ont fait un point d'appui pour entreprendre, investir et développer des activités dans leur pays d'origine.

Leur histoire commence à Pikine, dans la banlieue dakaroise. C'est là qu'ils grandissent, au sein d'une famille de cinq enfants, dans un environnement où les ambitions individuelles doivent composer avec les réalités du quotidien. Leur père est pêcheur, leur mère veille sur la famille. Les années passent, les projets se dessinent et chacun cherche sa voie. Très tôt, Arona se tourne vers le football. Bou, de son côté, s'engage dans une formation qui le conduira vers l'ingénierie et les énergies renouvelables. Deux orientations distinctes, mais un même attachement aux possibilités offertes par le Sénégal.

Pour Arona, le football constitue d'abord une passion qui prend progressivement la forme d'un véritable parcours. Son passage au FC Lorient puis au Stade Rennais lui permet de découvrir les exigences du sport de haut niveau et de se familiariser avec un univers où la discipline, le travail et la capacité à saisir les occasions comptent autant que le talent. En Bretagne, il construit une partie de son expérience et noue des liens qui l'accompagnent dans son cheminement. Mais le football ne résume pas toute son ambition. Au fil du temps, une autre perspective s'impose : entreprendre et contribuer, à son échelle, au développement économique de son pays.

Son attachement au sport reste néanmoins intact. À Dakar, Arona retrouve cet univers à travers l'Académie Sport Business Impact, qu'il a fondée et qui s'inscrit dans une démarche de formation et d'accompagnement. Le projet porte une conviction : le sport peut être davantage qu'une activité de compétition. Il peut aussi devenir un espace d'apprentissage, de préparation à la vie professionnelle et de développement de compétences. À travers cette initiative, Arona entend participer à la structuration d'un environnement où les jeunes peuvent envisager leur avenir au-delà des seuls résultats sportifs.

Bou Diarra a suivi une autre voie. Ingénieur de formation, diplômé en France, il s'intéresse aux solutions susceptibles de répondre à des besoins concrets de l'économie sénégalaise. En 2010, il décide de revenir au pays avec l'ambition de participer à l'implantation d'une première usine photovoltaïque. Le projet témoigne déjà d'une orientation qui guidera la suite de son parcours : faire des énergies renouvelables un levier de transformation et proposer des solutions adaptées aux réalités locales.

Le retour ne se déroule toutefois pas sans difficultés. Entre la volonté de faire avancer une idée et la réalité du terrain, il existe parfois un écart considérable. Les financements, les compétences disponibles, les contraintes techniques et la nécessité de trouver des partenaires constituent autant de défis à surmonter. Bou Diarra en fait l'expérience et comprend progressivement qu'une ambition entrepreneuriale ne peut reposer sur la seule pertinence d'une solution. Encore faut-il réunir les conditions de sa mise en œuvre et convaincre les acteurs susceptibles de l'accompagner.

Cette confrontation avec les réalités du marché contribue à orienter son activité vers des besoins identifiés dans les secteurs agricole et énergétique. Aujourd'hui, son entreprise propose notamment des solutions solaires destinées à soutenir les petits exploitants agricoles. L'objectif est de faciliter l'accès à l'énergie, de réduire certaines pertes et d'améliorer les conditions de production et de conservation des récoltes. Des équipements photovoltaïques aux dispositifs d'irrigation, en passant par les solutions de stockage et de conservation, l'offre s'adresse à des producteurs confrontés à des contraintes très concrètes.

Une continuité à une trajectoire

L'enjeu dépasse la seule fourniture d'équipements. Dans un pays où l'agriculture occupe une place importante dans l'activité économique et les moyens de subsistance, l'accès à des technologies adaptées peut contribuer à améliorer la productivité et à limiter les pertes après récolte. Pour Bou Diarra, l'intérêt de ces solutions réside précisément dans leur capacité à répondre à des problèmes quotidiens. L'innovation n'a de portée que si elle peut être utilisée sur le terrain et si ses bénéfices sont accessibles aux personnes auxquelles elle est destinée.

Cette approche suppose également un travail d'accompagnement. Une technologie, aussi performante soit-elle, ne produit pas les résultats attendus lorsqu'elle n'est pas adaptée aux usages ou lorsque ses utilisateurs ne disposent pas des compétences nécessaires à son exploitation. L'entreprise doit donc composer avec les réalités des exploitations agricoles, les contraintes d'installation et les besoins de maintenance. C'est dans cette relation entre la solution technique et son utilisation concrète que se joue une partie de la réussite du projet.

Les parcours des deux frères se rejoignent ainsi autour d'une même question : comment transformer une expérience acquise à l'étranger en une contribution utile au Sénégal ? Chez Arona, le sport et la formation constituent des points d'entrée. Chez Bou, l'ingénierie et les énergies renouvelables ouvrent la voie à des réponses techniques destinées notamment au monde agricole. Leurs domaines d'intervention diffèrent, mais leurs initiatives témoignent d'une volonté commune de ne pas limiter leur horizon professionnel à leur seule expérience française.

Leur itinéraire rappelle aussi que le retour au pays ne signifie pas simplement rentrer chez soi. Il implique de retrouver un environnement économique, des habitudes de travail et des contraintes qui ne sont pas nécessairement ceux que l'on a connus à l'étranger. Il faut apprendre à composer avec les réalités locales, construire des relations de confiance et inscrire son projet dans la durée. L'expérience acquise en France peut constituer un avantage, mais elle ne dispense ni de l'adaptation ni de la persévérance.

Arona et Bou Diarra ne racontent donc pas seulement l'histoire de deux frères revenus au Sénégal après leurs études et leurs expériences en Bretagne. Leur parcours met en lumière deux manières d'aborder l'entrepreneuriat et de donner une continuité à une trajectoire construite entre plusieurs territoires. L'un s'appuie sur le sport pour ouvrir des perspectives aux jeunes ; l'autre mobilise ses compétences d'ingénieur pour développer des solutions énergétiques adaptées aux besoins du pays.

À travers leurs choix, une idée se dessine : la réussite d'un parcours à l'étranger peut prendre un autre sens lorsqu'elle se prolonge par une initiative dans le pays d'origine. Encore faut-il que les projets trouvent leur place, leurs partenaires et leur modèle économique. Les deux frères ont engagé cette démarche, chacun dans son domaine, avec les exigences que suppose toute entreprise.

De la Bretagne à Dakar, leur histoire est celle d'un retour qui ne se résume pas à un déplacement géographique. C'est aussi le passage d'une expérience acquise ailleurs à la volonté de construire quelque chose chez soi. Une ambition qui, au-delà des trajectoires individuelles, pose une question essentielle pour le Sénégal : comment donner aux compétences formées à l'étranger les moyens de contribuer durablement au développement du pays ?

Malick Sakho

AÏSSATOU D. SONKO : QUAND LA JURISTE PREND LA PLUME

Née à Dakar, installée à Paris depuis plus de quinze ans, Aïssatou D. Sonko a longtemps gardé ses pensées dans l'intimité de ses écrits. Elle les a laissés mûrir au fil des années, au rythme des expériences, des rencontres et des interrogations que suscite la vie. En août 2026, avec la publication de son premier recueil, À cœur ouvert, aux éditions Baobab, cette juriste de formation franchit un cap : celui d'une femme qui choisit de donner une voix publique à ce qu'elle porte en elle depuis l'enfance.



Il y a chez Aïssatou D. Sonko, deux univers que l'on pourrait croire éloignés, mais qui se rejoignent dans une même exigence : comprendre l'être humain et interroger le monde qui l'entoure. D'un côté, le droit, avec sa rigueur, ses principes et sa recherche d'équilibre. De l'autre, l'écriture, espace de liberté où les émotions trouvent leurs mots et où les convictions se racontent autrement. Son premier livre est né de cette rencontre entre la formation intellectuelle et une sensibilité longtemps restée dans l'ombre.

Son parcours universitaire témoigne d'une solide formation. Diplômée en droit international de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, elle s'oriente vers les secteurs du développement et des énergies renouvelables, où elle exerce au sein d'instances nationale et internationale. Ces secteurs d'activité la conduisent à une formation en Maîtrise d'ouvrage pour le développement. Un Master pluridisciplinaire portant sur les enjeux de développement durable, organisé conjointement par l'AFD, l'Université Clermont-Auvergne et la FERDI, et qui cible des responsables et cadres d'institutions. Ses activités professionnelles et ses études l'amènent à découvrir plusieurs pays, à côtoyer d'autres réalités et à élargir sa compréhension des sociétés.

Cette ouverture sur le monde nourrit sans doute son regard sur les questions humaines et sociales. Car derrière les diplômes et les responsabilités professionnelles, il y a une femme attentive aux autres, sensible aux injustices et soucieuse de la place que chacun peut occuper dans la société. Épouse et mère de deux enfants, Aïssatou D. Sonko mène cette vie faite d'engagements professionnels et familiaux sans avoir jamais renoncé à ce qui l'accompagne depuis ses premières années : le goût (pour) l'écriture.

Longtemps, elle écrit pour elle-même. Les mots sont alors un espace personnel, un moyen de déposer des émotions, de mettre de l'ordre dans ses pensées et de traduire ce que le quotidien ne permet pas toujours de dire. Cette pratique reste discrète, presque confidentielle, à côté d'une carrière construite dans un tout autre univers. Mais les années passent et cette passion ne s'efface pas. Elle prend de l'ampleur, jusqu'à devenir le point de départ d'un projet littéraire.

La parution de « À cœur ouvert », en août 2026, donne aujourd'hui une autre dimension à cette aventure. Préfacé par le poète Dr Ndongo Mbaye, le recueil rassemble des pensées et des textes consacrés à des sujets qui traversent nos sociétés et interrogent nos responsabilités collectives. La condition des femmes, les droits et la protection des enfants, la lutte contre la mendicité infantile, l'engagement citoyen, la préservation de l'environnement et le vivre-ensemble composent les grands axes de cette première œuvre.

Aïssatou D. Sonko ne se contente pas de nommer les difficultés. Elle cherche à faire naître une réflexion, à susciter une prise de conscience, à rappeler que les problèmes de société ne peuvent être abandonnés aux seuls discours institutionnels. La protection de l'enfance, notamment, renvoie à une responsabilité qui engage aussi bien les familles que les communautés et les pouvoirs publics. La condition des femmes, elle invite à regarder en face, les inégalités qui persistent et les combats qui restent à mener.

Mais ce qui caractérise son approche, c'est moins la volonté de dénoncer que celle de toucher les consciences. Ses textes portent des indignations, parfois profondes, sans enfermer le lecteur dans une position de coupable ou de juge. Elle préfère ouvrir un dialogue, laisser une place au questionnement et rappeler que la transformation des comportements commence aussi par la capacité à entendre l'autre. Sa plume se veut engagée, mais elle ne renonce ni à la sensibilité ni à la douceur.

C'est précisément dans cette tonalité que le regard du préfacier prend tout son sens. Dr Ndongo Mbaye souligne, dans sa préface, l'ouverture d'un cœur accueillant les vents féconds qui nourrissent la vie humaine. Il relève également la place accordée, dès les premiers textes, à l'éclosion, à la bénédiction divine, à l'amour et à la félicité. Avant les blessures du monde, il y a donc la vie dans ce qu'elle offre de plus lumineux. Avant l'indignation, il y a la capacité de s'émerveiller, d'aimer et de croire encore à la possibilité de relations humaines plus apaisées.

Cette alternance entre les préoccupations sociales et les sentiments les plus intimes donne au recueil sa couleur particulière. Le propos ne se réduit pas à une succession de causes à défendre. Il se déploie dans une écriture sensible, parfois musicale, où l'émotion accompagne la pensée. Les mots ne sont pas seulement là pour exposer une idée ; Ils cherchent aussi à la faire résonner chez celui qui lit. Comme si, pour Aïssatou D. Sonko, une parole juste pouvait parfois atteindre là où les grands discours échouent.

Le titre À cœur ouvert prend alors toute sa signification. Il dit une manière d'écrire sans dissimuler ses préoccupations, de livrer ses réflexions sans prétendre détenir toutes les réponses. Il y a dans cette démarche une forme de courage, celui de passer de l'écriture intime au regard du public, avec ce que cela suppose de vulnérabilité et d'exposition. Publier un premier livre, c'est accepter que des pensées longtemps personnelles rencontrent d'autres sensibilités, suscitent des échos, des interrogations ou des désaccords.

Pour cette femme de la diaspora, le livre constitue aussi une façon de faire dialoguer plusieurs dimensions de son parcours. Dakar, où elle est née, Paris, où elle a construit une partie importante de sa vie, les études, le travail, la famille et les expériences accumulées au fil des déplacements forment un ensemble qui nourrit sa perception du monde. Sans se limiter à une seule géographie, sa plume s'intéresse à des questions universelles, qui touchent aux droits fondamentaux, à la dignité humaine et à la responsabilité de chacun dans la construction d'une société plus juste.

L'entrée en littérature d'Aïssatou D. Sonko ne signifie pas qu'elle abandonne le droit ou son engagement professionnel.

Elle révèle plutôt une autre manière d'exprimer les convictions qui l'animent. Là où le droit établit des principes et des garanties, l'écriture peut donner un visage aux réalités humaines qui se trouvent derrière les textes. Là où le travail mobilise des compétences et des méthodes, la littérature ouvre un espace à l'émotion, à la nuance et à la parole personnelle.

Avec À cœur ouvert, Aïssatou D. Sonko ne cherche pas simplement à ajouter un titre à son parcours. Elle donne corps à une passion longtemps cultivée loin des projecteurs et choisit de partager avec les lecteurs une part de son regard sur la vie. Ce premier recueil marque ainsi le passage d'une écriture gardée pour soi à une parole offerte aux autres. Une parole qui interroge, qui interpelle et qui, surtout, rappelle que l'engagement peut aussi commencer par quelques mots sincères.

Malick Sakho

MISTER AL, LE PARCOURS D'UN PASSIONNÉ DEVENU MAÎTRE DE CÉRÉMONIE

Chez Alphousseyni Soumaré, le goût de la scène ne date pas d'hier. Bien avant les grandes cérémonies, les artistes de renom et les soirées de gala, il y avait déjà ce jeune garçon qui, au collège, se portait volontaire pour animer les fêtes scolaires. Les manifestations de quartier ont suivi, puis les occasions se sont multipliées. À chaque fois, il fallait trouver les mots, donner du rythme et réussir à entraîner le public. Sans forcément le savoir, il faisait alors ses premières armes dans un métier qui allait progressivement s'imposer comme une évidence.

Avec les années, l'exercice est devenu plus exigeant. Prendre le micro ne suffit pas : encore faut-il savoir à qui l'on s'adresse, comprendre l'ambiance d'une salle et adapter son discours aux circonstances. Alfousseyni Soumaré l'apprend sur le terrain, en observant ceux qui ont déjà fait leurs preuves. Au Sénégal, Boubacar Diallo, DJ Boub's et Pape Faye figurent parmi les animateurs dont il suit attentivement le travail. Il regarde leur manière d'occuper la scène, de conduire un événement et de maintenir l'attention du public. Il s'inspire de leur expérience, mais cherche aussi à construire sa propre identité.

Un épisode de ses débuts illustre assez bien son tempérament. À Guédiawaye, alors qu'un concert de Queen Biz doit se tenir, il se propose au dernier moment pour en assurer la présentation. Une initiative audacieuse qui lui permet de découvrir une autre dimension du métier et de se mesurer à une grande scène. Là où il aurait pu attendre une occasion plus favorable, il choisit de tenter sa chance. Cette capacité à saisir les opportunités, même lorsqu'elles se présentent à l'improviste, va accompagner son parcours.

Pour autant, Alfousseyni Soumaré ne réduit pas son avenir à une carrière d'animateur. À l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, il poursuit des études d'anglais jusqu'à l'obtention d'un Master 2. À cette époque, il envisage l'enseignement ou l'interprétariat. Mais la communication exerce sur lui un attrait grandissant. La prise de parole, déjà présente dans ses activités extrascolaires, finit par occuper une place centrale dans ses choix professionnels.

La radio lui offre alors un premier cadre pour approfondir cette vocation. Il passe par Dakar FM et Sopi FM, avant de rejoindre Radio Sénégal Internationale (RSI), où il tient pendant plusieurs années une chronique dans une émission consacrée à la culture. Derrière le micro, il apprend à travailler sa voix, à structurer ses interventions et à retenir l'attention sans disposer des moyens visuels de la scène. Un exercice différent de l'animation événementielle, mais qui lui apporte une expérience précieuse.

Un casting organisé par Sopi FM pour désigner l'animateur d'une émission originale ne lui permet pas de décrocher le poste espéré. Il en garde néanmoins un souvenir positif, considérant cette expérience comme une occasion d'apprendre et de mesurer le chemin qu'il lui reste à parcourir. Dans un métier où la visibilité ne garantit pas toujours la réussite, il faut aussi savoir accepter les refus, tirer des enseignements de ses expériences et continuer à avancer.

Pendant ce temps, l'événementiel prend de l'ampleur. Les sollicitations se multiplient dans les universités, les quartiers et les communes de la banlieue dakaroise. Concerts, compétitions et manifestations publiques lui permettent de se confronter à des publics différents et de gagner en assurance. Il intervient notamment à la salle de l'Unité africaine, au Grand Théâtre national et à la caserne Samba Dierry Diallo.

Son parcours le conduit également à collaborer avec le comité Miss Mandiac. Au fil des finales, il parcourt plusieurs localités du Sénégal et se produit notamment au Théâtre Daniel-Sorano et au pavillon spécial du SIEX. La marque de boissons Tampico fait aussi appel à ses services dans le cadre d'opérations menées auprès de plusieurs artistes sénégalais. Autant d'expériences qui élargissent son réseau et lui permettent de mieux comprendre les attentes des organisateurs.

Durant plusieurs années, il exerce également comme DJ. Il finit toutefois par abandonner les platines, il y a une dizaine d'années, pour se consacrer pleinement à la présentation. Ce choix marque une étape importante : il ne s'agit plus seulement de multiplier les expériences, mais de donner une direction précise à sa carrière. « Ce qui me caractérise aujourd'hui, c'est la présentation, la prise de parole et l'art de la scène », explique-t-il.

C'est avec cette expérience acquise au Sénégal qu'il aborde une nouvelle étape de sa vie professionnelle en s'installant en France. Le changement d'environnement l'oblige à reprendre ses repères, à élargir ses contacts et à faire reconnaître son savoir-faire dans un autre contexte. Il rejoint HD24 TV, où il passe un an. Cette première expérience dans le paysage audiovisuel parisien lui permet de gagner en autonomie et de consolider ses compétences.

Il intègre ensuite African TV, qui lui confie des missions dans l'événementiel ainsi que la présentation d'une émission culturelle. Le principe est simple : recevoir des artistes venus d'horizons différents et leur donner l'occasion de raconter leur parcours. Au fil des rencontres, il côtoie notamment Koffi Olomidé, Sidiki Diabaté, KeBlack et Black M. Pour le présentateur, ces échanges représentent autant d'occasions de découvrir d'autres univers artistiques et de se confronter aux exigences d'une télévision tournée vers un public plus large. « African TV m'a permis de franchir plusieurs paliers », reconnaît-il. Cette expérience contribue à élargir son champ d'intervention, au-delà des seules manifestations festives. En 2024 et en 2025, il présente le Prix Myriam Makeba, un rendez-vous qui le place dans un environnement où se croisent acteurs culturels, personnalités publiques et représentants institutionnels. Il lui arrive désormais d'enchaîner un concert et une conférence réunissant des ministres ou des diplomates. Deux exercices qui ne répondent ni aux mêmes codes ni aux mêmes attentes.



C'est précisément dans cette diversité que Mister Al trouve l'une de ses principales forces. Il faut savoir plaisanter sans banaliser, donner de l'énergie à une salle sans en faire trop et, lorsque le cadre l'impose, adopter un ton plus sobre. Il se décrit volontiers comme un caméléon, capable de changer de registre en fonction du public et de la nature de l'événement, tout en conservant sa personnalité.

Cette capacité d'adaptation commence à trouver un écho dans les distinctions qui lui sont attribuées. Son parcours compte aujourd'hui trois trophées, dont celui d'Étoile du présentateur de l'année 2026, reçu au Gala des étoiles soninké de France. Sa première récompense lui avait été décernée lors du Gala des étoiles du Congo et d'Afrique. Des élus sénégalais l'ont également distingué pour son soutien aux entrepreneurs de la diaspora.

Ces marques de reconnaissance ont leur importance, mais Alfousseyni Soumaré semble accorder davantage de valeur à ce qui se passe une fois les projecteurs éteints. Il dit éprouver une réelle satisfaction lorsqu'il constate que les personnes qu'il accompagne obtiennent des résultats et que les événements auxquels il participe contribuent à faire avancer leurs projets. Le cachet compte, bien sûr, mais il ne constitue pas à lui seul la mesure d'une réussite. La qualité des relations humaines et la portée d'une manifestation pèsent tout autant dans son appréciation du métier.

Cette approche trouve un écho particulier dans le milieu de la diaspora, où les rencontres culturelles, les cérémonies de distinction et les rendez-vous entrepreneuriaux constituent des espaces de visibilité et de mise en réseau. Derrière chaque manifestation, il y a des organisateurs qui souhaitent faire connaître une initiative, des entrepreneurs qui cherchent à nouer des contacts, des artistes qui veulent toucher un nouveau public. Le rôle du présentateur consiste aussi à créer les conditions de ces rencontres, à donner de la cohérence à l'événement et à permettre à chacun d'y trouver sa place.

Pour Mister Al, la suite se prépare déjà. Il souhaite poursuivre sa formation, rejoindre un grand média international et créer sa propre agence de communication événementielle. Son ambition est d'accompagner des artistes et des entrepreneurs en France comme en Afrique, en s'appuyant sur l'expérience acquise au fil des années et sur les relations professionnelles qu'il a nouées des deux côtés de la Méditerranée.

Aux jeunes qui souhaitent se lancer dans ce métier, il rappelle que la passion doit s'accompagner d'une véritable préparation. Avoir de l'aisance devant un public est un avantage, mais cela ne dispense ni du travail ni de la discipline. Il faut apprendre, observer, se remettre en question et trouver le moyen de se renouveler. Dans un secteur où la concurrence est forte, la différence se construit aussi dans les détails : la préparation d'un événement, la justesse d'une intervention, le respect des organisateurs et la capacité à faire face aux imprévus.

Lorsqu'il repense à ses débuts, Alphousseyni Soumaré mesure sans doute le chemin parcouru depuis les fêtes scolaires et les manifestations de quartier. Entre Dakar et la France, son parcours s'est construit au fil des rencontres, des occasions saisies et des expériences accumulées. Les scènes sont devenues plus grandes, les publics plus diversifiés et les responsabilités plus importantes. Mais le métier reste, au fond, le même : trouver sa place devant un public et savoir lui parler.

Aujourd'hui, Mister Al entend poursuivre cette progression sans se contenter des acquis. Les distinctions obtenues témoignent du chemin parcouru, mais elles ne semblent pas avoir entamé son envie d'aller plus loin. Son prochain défi sera de transformer cette expérience de terrain en un projet entrepreneurial capable de réunir ses différentes compétences. Une nouvelle étape pour celui qui, depuis ses premières animations au Sénégal, a fait de la parole bien plus qu'une passion : un métier et un moyen de créer des liens.

Malick Sakho

MOUHAMMADOU AL AMINE DICKO, L'HOMME QUI A FAIT DU SAVOIR UN HÉRITAGE À TRANSMETTRE

Mouhammadou Al Amine Dicko a fait de l'enseignement religieux bien plus qu'une vocation. Imam à la mosquée Espoir Amal, enseignant et prédicateur, il poursuit aujourd'hui son engagement avec la création de Nour Dicko Academy, une école islamique en ligne destinée aux adultes. Mais pour comprendre l'homme et la place qu'il accorde à la connaissance, il faut revenir à Fass Touré, au Sénégal, là où s'est forgée sa personnalité et où il a appris que le savoir n'a de véritable valeur que lorsqu'il se partage.



Il est des lieux qui ne se résument pas à leur géographie. Des endroits dont l'importance se mesure à la trace qu'ils laissent dans la mémoire de ceux qui y ont grandi, appris et construit leur existence. Fass Touré est de ceux-là pour Al Amine Dicko. Bien plus qu'un village ou qu'un simple lieu d'apprentissage, c'est un véritable temple du savoir, un espace de formation intellectuelle et spirituelle où l'éducation religieuse s'accompagne d'une exigence morale, d'une discipline quotidienne et d'un profond respect pour les maîtres. C'est dans cet environnement qu'il a passé douze années décisives de sa vie, au contact d'hommes pour lesquels transmettre la connaissance relevait autant du devoir que de la vocation.

Né à Dakar le 11 avril 1982, Mouhammadou Al Amine Dicko grandit à Fass Touré, dans un univers où la foi et l'apprentissage occupent une place centrale. Très tôt, il rejoint l'école coranique. Les années passent au rythme des récitations, de la mémorisation et de l'étude. L'enfant découvre progressivement que l'apprentissage du Coran ne se limite pas à la maîtrise des versets. Il exige de la patience, de la constance, de l'humilité et une attention particulière à la parole du maître. Dans cette école de la vie, chaque étape compte et chaque connaissance acquise appelle une responsabilité nouvelle.

Fass Touré lui offre surtout une rencontre déterminante, celle du Sheikh Abdulaziz Touré. Al Amine Dicko évoque encore cet homme avec une reconnaissance qui dépasse largement celle d'un ancien élève envers son professeur. Il le considère comme un second père, celui auquel il doit une grande partie de sa formation religieuse, mais aussi des valeurs qui ont façonné l'homme qu'il est devenu. Dans sa manière de parler de lui, on devine toute l'importance de cette relation entre le maître et le disciple, une filiation qui ne repose pas sur le sang, mais sur la transmission, l'exemple et la fidélité à un héritage intellectuel et spirituel.

À Fass Touré, le savoir se construit dans la durée. On y apprend à respecter les textes, à écouter avant de parler, à répéter jusqu'à la maîtrise et à ne jamais considérer la connaissance comme une propriété personnelle. Cette culture de l'effort et de l'humilité constitue le socle de son parcours. Pour Al Amine Dicko, les années passées dans ce haut lieu de l'enseignement religieux ont été bien davantage qu'une période de formation. Elles ont dessiné une manière de vivre, de comprendre sa religion et d'envisager son rapport aux autres. Il y a puisé cette conviction qui traverse aujourd'hui toute son action : celui qui reçoit le savoir a le devoir de le faire vivre.

Son parcours scolaire témoigne de cette volonté d'approfondissement. Après ses premières années de formation à Fass Touré, il poursuit ses études à Dakar, où il fréquente notamment l'école islamique Tierno Mahmoud Sow. Il approfondit ses connaissances en langue arabe, en exégèse coranique, en hadiths et en jurisprudence islamique. Il obtient son baccalauréat islamique au lycée Al Falah, puis son baccalauréat général au lycée Tafsir Ahmadou Ba. Deux formations qui, loin de s'opposer, viennent enrichir une même ambition : acquérir les outils nécessaires pour comprendre, enseigner et transmettre.

Il poursuit également son perfectionnement auprès de Tierno Abdulkadir Ly, à Thilogn, notamment dans la récitation et l'écriture du Coran. Cette continuité dans l'apprentissage dit beaucoup de son rapport à la connaissance. Malgré les années d'études et les responsabilités qui l'attendent, il demeure un élève. Il sait que l'autorité d'un enseignant ne se construit pas seulement sur ce qu'il sait déjà, mais aussi sur sa capacité à continuer d'apprendre.

Au terme de cette formation, l'enseignement s'impose naturellement. Il exerce dans des écoles élémentaires et privées, avant de rejoindre l'Éducation nationale, où il enseigne au collège de Dimath. Dans ces premières expériences professionnelles, il met déjà en pratique ce qu'il a reçu de ses maîtres. Transmettre ne consiste pas simplement à restituer un savoir. Il faut savoir accompagner, expliquer, encourager et donner à chacun les moyens de progresser. Une conception de l'éducation qui trouve ses racines dans les années passées à Fass Touré et qui va désormais l'accompagner bien au-delà du Sénégal.

En 2012, il s'installe à Rennes. La ville devient son nouveau cadre de vie et le lieu où il poursuit son engagement religieux et éducatif. À la mosquée Espoir Amal, il exerce les fonctions d'imam, d'enseignant, de prédicateur et de conférencier. Au fil des années, il s'inscrit dans le quotidien des fidèles, auprès desquels il assure une mission qui ne se limite pas aux temps de prière. La mosquée est aussi un espace d'écoute, de conseil et de transmission, où se croisent les préoccupations spirituelles, familiales et sociales d'une communauté aux parcours multiples.

Dans cette ville bretonne, les réalités de la vie en diaspora donnent une dimension particulière à son travail. Les familles doivent concilier les exigences professionnelles, l'éducation des enfants, les responsabilités domestiques et le maintien de leurs repères culturels et religieux. Les adultes qui souhaitent approfondir leurs connaissances se heurtent souvent à une difficulté très concrète : trouver le temps de suivre régulièrement des cours. L'envie d'apprendre est là, mais les contraintes du quotidien finissent parfois par repousser indéfiniment les projets de formation.

C'est en observant cette réalité qu'Al Amine Dicko a décidé d'ouvrir une nouvelle voie à la transmission. Son projet ne relève pas d'un simple prolongement de ses activités habituelles. Il répond à une préoccupation qu'il connaît bien, celle de permettre aux adultes de renouer avec l'apprentissage, même lorsque leurs obligations semblent ne leur laisser aucune disponibilité. Ainsi est née Nour Dicko Academy, un institut d'enseignement islamique entièrement en ligne, dont le site a ouvert le 2 août 2026.

L'académie propose des cours en direct, organisés le soir, à des horaires fixes et en groupes restreints. Elle s'adresse exclusivement aux adultes, avec des enseignements adaptés aux différents niveaux. Les débutants peuvent s'initier à la lecture de l'arabe, tandis que les apprenants plus avancés peuvent approfondir leur maîtrise de la langue. L'éducation islamique figure également au programme, tout comme des séances individuelles de Coran assurées par l'imam lui-même.

Derrière cette initiative, il y a une idée simple, mais essentielle : les responsabilités de la vie adulte ne devraient pas constituer un obstacle définitif à la connaissance. Grâce aux outils numériques, il devient possible de rapprocher l'enseignant de l'apprenant et de donner une nouvelle chance à ceux qui, pour des raisons professionnelles ou familiales, ont dû interrompre leur formation. Mais pour Al Amine Dicko, la technologie ne saurait remplacer les exigences de l'enseignement. Elle doit au contraire permettre de préserver la qualité de l'accompagnement, la régularité du travail et la relation pédagogique.

Cette ambition prend tout son sens lorsqu'on la replace dans l'histoire de celui qui la porte. À Fass Touré, il a appris que le savoir se transmet dans une relation humaine, à travers la présence du maître, l'effort de l'élève et le respect de la connaissance. À Rennes, il adapte cet héritage aux réalités d'une communauté qui vit au rythme de la société contemporaine. L'écran devient un nouvel espace d'apprentissage, mais la philosophie demeure la même. Il s'agit toujours d'ouvrir des chemins vers la connaissance et de donner à chacun la possibilité d'avancer.

Il y a, dans cette continuité, quelque chose de profondément fidèle à l'esprit de Fass Touré. Ce temple du savoir ne lui a pas seulement donné des connaissances religieuses. Il lui a transmis une responsabilité, celle de ne pas garder pour soi ce que l'on a reçu. Aujourd'hui, cette responsabilité se prolonge dans une académie qui porte son nom et qui entend faire bénéficier d'autres adultes de l'expérience accumulée au fil de ses années d'études et d'enseignement.

À 44 ans, Al Amine Dicko poursuit ainsi un parcours dont le fil conducteur n'a jamais changé. De Fass Touré à Dakar, puis de Dakar à Rennes, il a traversé des lieux et des expériences différentes sans perdre de vue l'essentiel. Son histoire est celle d'un homme profondément marqué par ses maîtres, attaché à son héritage et convaincu que la connaissance doit rester accessible à ceux qui veulent apprendre. Et si son académie ouvre aujourd'hui une nouvelle porte sur Internet, c'est bien à Fass Touré, dans ce temple du savoir où tout a commencé, qu'il faut chercher la source de son engagement.

Malick sakho

ria

NOUVEAUX TARIFS

à partir de

1,80€

Vers les Mobile Wallets au Sénégal



Sadio Mané
Ambassadeur Ria

wave Orange Money free

Frais à partir de 1,80€ pour les transferts vers un portefeuille mobile au Sénégal. Conditions et grille tarifaire disponibles en points de vente.